

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*

p. 3

Sélection haïbun

L'herbe, *Monique Leroux Serres*

p. 5

Le plaisir de l'inutile, *Germain Rehlinger*

p. 9

Jusqu'au bout !, *Michel Betting*

p. 13

Danse singulière, *Jo(sette) Pellet*

p. 15

Le chant du doukdouk, *Philippe Quinta*

p. 19



Coup de coeur

« Danse singulière » de Jo(sette) Pellet, *Danièle Duteil*

p. 35

Expérimentation : un haïbun lié

Balthus, G. Rehlinger, D. Duteil, M. Mérabet, G. Dumon, J. Pellet

p. 37

Articles

Haïbun et tanka-prose, quelques considérations, *Danièle Duteil*

p. 43

De la modernité du haïku et de son intérêt à l'école, *Danièle Duteil*

p. 47

Livres

Le Singe renifle en décembre, de Salim Bellen

p. 51

La vie de l'AFAH

Festival « Voix Vives » de Sète

p. 57

Le « kukaï Ré » du 6 et 7 juillet 2013 ; extrait du *kasen*

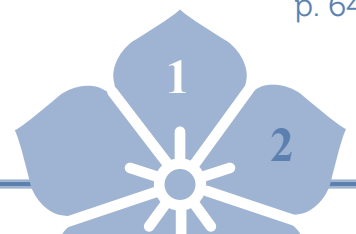
p. 61

Festival international de haïku de Constanza, Roumanie

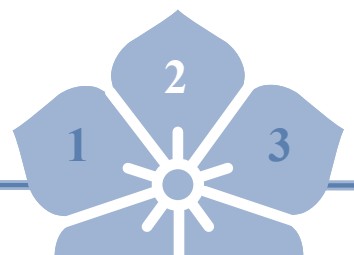
p. 63

Nos adhérents ont du talent

p. 64



L'écho de l'étroit chemin





Ce soir, pas de saké
assis simplement,
à regarder la mer
*Santôka*¹

Voici venu le temps où les arbres s'empourprent, où la terre encore tiède d'un été généreux exhale ses senteurs de fruits et de feuilles mêlés, tandis que les oiseaux migrants entament leur bisannuel chassé-croisé. Alors que la guêpe s'acharne sur le raisin mordoré, que chacun.e vaque fébrilement à ses obligations ordinaires délaissées le temps d'une saison, j'ai envie de rejoindre Santôka et m'asseoir près de lui, *simplement, à regarder la mer*. Après tout, les derniers mois se sont écoulés à un rythme particulièrement intense, partagés entre rencontres (« kukaï Ré »), festivals (« Voix vives », à Sète ; 7^e festival international de haïku, à Constanța, en Roumanie) et déménagement. Eh, oui ! Le siège social de l'AFAH s'est déplacé vers d'autres cieux, fin août, tout comme la présidente que je suis, pour élire domicile en Bretagne, dans la douce région du Morbihan, entre Ria d'Étel et Atlantique, à Locoal-Mendon exactement.

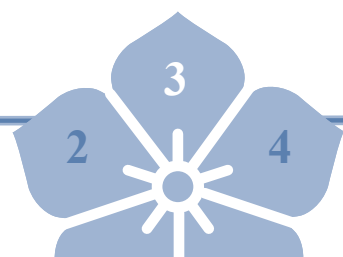
Puisque le thème, « Lenteur, rapidité, fluidité », de ce n° 9 de *L'écho de l'étroit chemin* invite aussi à « se poser », quelques heures de sereine contemplation seront tout à fait les bienvenues.

Je souhaite aux adhérent.es, lecteurs et lectrices de tous bords, de s'accorder également un temps de répit pour feuilleter les pages de ce nouveau journal dont le pas s'assure doucement. Ne souffle-t-il pas, ce mois-ci, sa deuxième bougie ?

Six haïbuns ont été sélectionnés par le jury composé de Meriem Fresson, Gérard Dumon et moi-même. Seul le dernier correspond au thème libre.

Monique Leroux Serres, illustrant le sujet « Lenteur, rapidité, fluidité », se plaît à s'attarder dans la nature, à scruter minutieusement *L'herbe*, procédant à la manière de Dürer dans son célèbre tableau *Herbe haute*, jusqu'à ce que son œil perspicace parvienne à discerner, sous l'apparente banalité d'une simple touffe, la variété d'essences et de nuances qu'elle recèle. Son haïku initial, déployé dans la lenteur des premières heures, fonctionne comme un lever de rideau, qui dévoilerait progressivement, aux regards un peu embués, les richesses d'une nature résolument étonnante sous ses airs modestes.

Dans *Le plaisir de l'inutile*, le spectacle de cette dernière semble également fasciner Germain Rehlinger, adepte de la poudreuse et des sommets enneigés, des rochers dont il se plaît



L'écho de l'étroit chemin

à épouser la forme, de ces lieux avec lesquels il se sent vibrer à l'unisson et qu'il offre aux lecteurs/lectrices de parcourir, accordés à son diapason.

Michel Betting, quant à lui, se situe dans la performance sportive, avec son *Jusqu'au bout !* haletant dont nous ressortons à bout de souffle.

Changement de rythme et de dimension chez (Jo)sette Pellet qui livre un tout autre ressenti corporel dans sa *Danse singulière*. Un coup de cœur.

Enfin, avec *Le Chant du douk-douk*, thème libre de Philippe Quinta, monte un chant absolument poignant à l'adresse d'une mère. De très belles pages.

Faisant suite à la sélection, on trouvera un haïbun lié, *Balthus*, de Germain Rehlinger, Monique Mérabet, (Jo)sette Pellet, Gérard Dumon et moi-même, en rapport avec l'expérimentation de Folkestone relatée dans le n° 8 de *L'écho de l'étroit chemin*. Une brève analyse des liens le complète avant de passer à l'appel à haïbun pour les trois prochains numéros.

De nombreux auteurs choisissent d'introduire le tanka dans leurs compositions. Pourquoi ne pas apporter quelque variété en effet ? L'article, intitulé *Haïbun et tanka-prose : quelques considérations*, redéfinit les grandes lignes des deux genres cités, rappelant leur complexité et leur exigence de rigueur. Il se garde cependant de les enfermer dans des stéréotypes d'où l'impulsion créatrice serait quasi absente. Par ailleurs, l'écriture constituant un art éminemment vivant, haïbun et tanka-prose gagneront, dans bien des cas, à s'harmoniser avec l'époque actuelle.

Le deuxième article proposé, *De la modernité du haïku et de son intérêt à l'école*, n'est autre que le texte de mon intervention à Constanța, lors du festival international de haïku qui s'y est tenu.

Dans la rubrique « Lecture », Monique Serres Leroux commente le livre de Salim Bellen, *Le Singe renifle en décembre*, coédité par l'AFAH et les éditions Unicité en mars 2013.

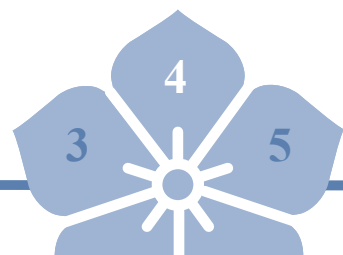
On trouvera, pour terminer, quelques comptes rendus témoignant de la vivacité de la poésie japonaise en France et ailleurs : le « kukaï Ré » ; le festival « Voix vives » de la ville de Sète ; le festival international de haïku roumain.

Très bonne lecture !

Danièle Duteil

Note :

Santôka, trad. Kenneth White in *Les Cygnes sauvages*, éd. Grasset, 1990.



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »



L'herbe

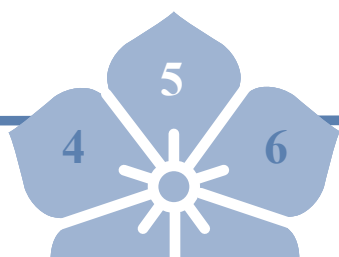
Premiers chants d'oiseaux
Dans les barques sous le saule
Tarde un peu de nuit

Près du vieux banc de pierre situé sur la promenade entre la maison du passeur et le moulin, émergeant de la terre sombre près d'un morceau de calcaire blanc cassé, elle se dresse, virile, dans l'air doux et la lumière neuve reflétée par la surface de l'eau.

Une touffe en forme de bouquet, de jet d'eau, de feu d'artifice, lance vers le ciel, d'un même point dense, dur et jauni, ses lames lancéolées, fines et régulières, s'amincissant seulement vers la pointe, plus ou moins hautes les unes les autres, infiniment répétées en un cercle pas toujours parfait, mais donnant néanmoins une impression de tapis uniforme, le tout d'un vert dru, ni glauque, ni acide, un vert moins foncé que les feuilles des arbres, moins clair qu'une laitue, un vert vert, le vert qu'on imagine quand on pense ce mot, un vert très uni, sans décoloration ni variation comme en tant d'autres de ses occurrences : le vert du poireau qui passe du blanc laiteux au bleu gris, le vert de l'oseille qui passe de l'épinard à la vigne rouge, le vert du cyprès qui vire au noir, le vert de la fraise qui transite du blanc crème au rouge cerise... ou le vert du citron, foncé comme le sapin, qui n'attend que de s'immoler en jaune bouton d'or...

L'herbe est verte, simplement verte. Mais rarement herbe simple.

Au pied du banc sur le chemin au bord de l'eau, dans la touffe de brins d'herbe, on découvre en l'observant bien quelques tiges fragiles de véronique à feuilles opposées ovales et velues, se terminant par une petite grappe de fleurs à quatre pétales bleu porcelaine, quelques tiges de graminées plus blondes finissant en fins épis qui se balancent aux moindres frémissements de l'air, quelques feuilles trilobées de trèfles encadrant un petit pompon ivoire, une rosette de myosotis sauvage, et même, grossière quand on y prête attention, une hampe tubulaire de dent de lion supportant une capsule verte encore fermée d'où s'échappent quelques pétales jaunes ébouriffés.



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

Mais d'un point de vue plus distancié, ou plus distrait, renaît l'idée générale de touffe d'herbe, avec, c'est selon, une colonne de fourmis qui escaladent un éperon, une épeire qui tisse, une émeraude itinérante ou volante, deux pétales ivoire papillonnants.

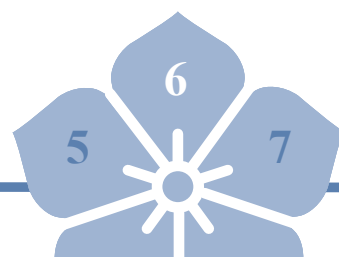
C'est une touffe d'herbe verte, parfois visitée.

Devant le banc, sur la rive, de larges brassées d'arum épanouissent les pieds dans l'eau, un tapis de pervenches attaque l'ascension de l'écorce d'un aulne, un bouquet d'hémérocailles oranges éclaire le pied du vieux mur. Et un rosier grimpant déborde en parasol de la grille du jardin d'à côté...

Mais elle, c'est une simple touffe d'herbe...

... qui soudain ...
... de rosée ou de givre ...
... s'illumine, se transfigure, et ...
... comme la couronne qu'ont les rois ...
... comme l'auréole qui cerne ...
... l'arrondi de la tête des saints ...
... dans les tableaux italiens ...
... ce nimbe, très délicatement ...
... recouvre d'un fin liseré d'or ...
... tous les détails du pourtour ...
... et toutes les surfaces ...
... de sa singulière ...
... structure ...

C'est une modeste touffe d'herbe.



L'écho de l'étroit chemin

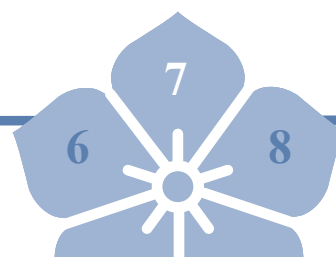
Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

Trace de limace
entre lierre et gravier clair
L'ombre d'un nuage

à Albrecht Dürer et à tous les Parcéens

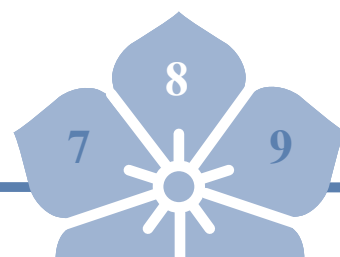
Monique Leroux Serres



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

Le plaisir de l'inutile

Il y a ces lieux qui ont imprégné votre corps, ces lieux où il s'est exprimé pleinement dans le jeu, laissant son empreinte. Vibration commune, connivence et chaque fois la magie tellurique opère : vous sentez l'harmonie et le monde cesse de s'agiter. Si vous aviez un pendule, vous vérifieriez que vos énergies coïncident même si vous ne croyez guère.

Un site d'escalade, blocs de grès rose avec des rayons obliques dans les châtaigniers, vous entrez comme dans un jardin japonais, dans la concentration et l'implication. Pas loin de là un autel des druides.

Sanctuaire de rochers
juste épouser leurs formes
des gestes du corps

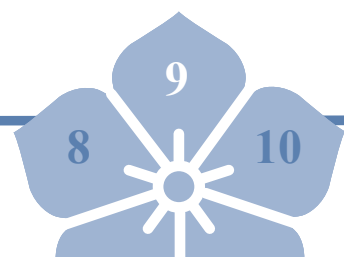
Âpreté de pierre
jeu de force du dévers
vide, silence

Simulation de la voie intérieure, à la gymnastique déroutante, aux prises inaccessibles, où la mé-prise se solde par la chute en soi-même. Et chaque bloc gravi nous délivre la sensation d'avoir progressé, même si peu, dans l'ascension vers l'inutile, mais le plaisir de l'inutile.

Une piste de ski de fond, faite et refaite avec des élèves, parcourue comme les souvenirs. Arrivée au col du Platzerwasel : c'est bien en France, près de la ligne de crêtes, là où les anciennes bornes frontalières indiquent D (Deutschland) d'un côté et F (Frankreich) de l'autre.

Je tâte la neige : un peu de fraîche, croûtée à cause du vent ; il faut le fart violet. Après la descente en forêt, je double le seul skieur visible dans la longue montée, tout de même plus facile en pas classique qu'en skating.

Pas de un, pas de deux
n'est plus pour mon dos
vive la vieille école !



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

« À part les maths que savez-vous faire ? » m'avait demandé le principal adjoint lorsque je m'étais présenté dans mon nouvel établissement.

« Du ski de fond »

« Très bien, vous serez accompagnateur lors des sorties du mercredi après-midi. »

À droite le chalet des militaires, maintenant fermé. Il y a plus de trente ans je m'y arrêtais donc avec des élèves, parmi lesquels deux frères : Elvis et Johnny. Quelle musique pouvaient aimer leurs parents ?

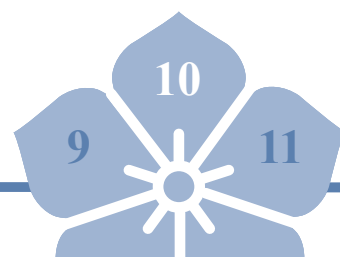
Pour les profs
vin chaud ; tisane améliorée
pour les élèves

La passion du ski de fond m'est venue au Québec sur les lacs gelés, dans les bois d'épinettes où Bruno posait des pièges (nous avons relevé un lièvre congelé), dans l'alignement des rangs de fermes. Nous étions d'heureux coopérants militaires.

À la télé le biathlon
dans les mains « Présent » de Guillevic
présent je ne suis point

On longe toute la chaîne des ballons des Vosges avec le Hohneck, le Rainkopf... avant de passer au point culminant, le Breitfirst avec ses 1280 mètres tout de même ! La récompense n'est pas pour aujourd'hui : pas d'Alpes en vue avec ce ciel d'argent et les rafales. Tantôt la neige ventée, irisée, glacée semble peindre un Soulages blanc, tantôt un brin d'herbe trace un arc et elle est sable. Les esquimaux ont une trentaine de noms pour la neige, selon son état, sa structure, de la poudrerie à la slush (on entend bien le bruit de la gadoue).

Ligne de crête
la neige l'a tracée d'un
trait dans les nuages



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

J'ai vue sur les pistes alpines du Markstein. Il y a douze ans j'y venais en nocturne : j'accompagnais mon fils pour des épreuves de snowboard. Je faisais quelques descentes, l'encourageais puis je l'attendais à l'auberge devant un thé. Parfois il sortait dès la deuxième porte et on se disait qu'on avait tout de même fait une « sortie ».

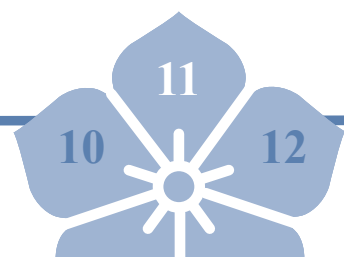
Je croise une classe de collégiens déjà fatigués ; on tombe d'autant plus. L'accompagnateur avait une spatule de rechange dans le sac à dos et elle a servi plus d'une fois. La ferme-auberge étant fermée, je me contenterai d'eau à la voiture. La piste n'est pas préparée plus loin mais avec la neige dure je peux attaquer droit dans la pente difficile. Puis elle monte dans une magnifique forêt, où la glisse est excellente, avant une descente rapide.

En noir et blanc
l'hiver peint ses paysages
craquements de hêtres

Au parking des pulkas attendent les vacanciers ; j'aurais bien voulu saluer les yeux bleus des huskies mais ils sont encore dans la camionnette. Sur la route du retour la radio m'apprend que certains marins peuvent avoir le mal de terre à la vue des premières côtes. Je ne crains pas les prémices du printemps en bas dans la plaine ; au contraire j'aime bien cette entre-saison où montagne et vallée vous offrent deux saisons.

Retour du ski
la bouteille cabossée
par la pression
prolonger juste un peu
l'éternité des sommets.

Germain Rehlinger



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

● Jusqu'au bout !

Nous nous observons, discrètement. Sur le papier, il est plus fort que moi. Je le sais. Il le sait. Tout en sautillant sur place, nous regardons la course. Mon coéquipier débouche en tête dans la ligne droite, la tension monte d'un cran.

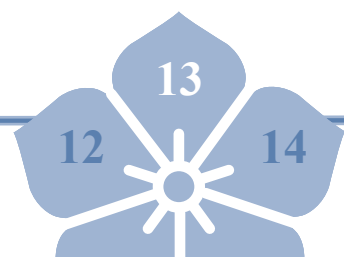
ligne de départ
à la place de l'estomac
une fourmilière

Cinquante mètres, les yeux rivés sur mon coéquipier, sur tous les autres concurrents, trente mètres, se préparer, se trouver une place, repérer les lignes, les marques, ne pas se tromper, ne pas se faire éliminer pour une bêtise, tendre la main, dix mètres, je pars, pas trop vite, attention à la bousculade, ne pas bousculer, ne pas se faire bousculer, surtout ne pas tomber, récupérer le témoin dans de bonnes conditions, ça y est, je le sens dans ma main, je le prends, mon coéquipier le lâche, j'accélère, je me mets à la corde, tout de suite, mon adversaire est parti aussi, il me suit, je sens sa respiration derrière moi, encore lointaine, se rapprochant, lentement mais sûrement, je résiste, ne pas s'affoler, ne pas paniquer, ne pas accélérer, garder le rythme, ne penser à rien, respirer, le deuxième virage est en vue, résister, son souffle dans mon cou, résister, ne pas décevoir mes copains, mon équipe !

Il ne va pas tenter de me doubler maintenant, ce n'est pas un imbécile, ni un perdreau de l'année tout de même, il faut accélérer maintenant, brusquement, mais ne pas tout donner encore, « il faut... », facile à dire ! tenir, jusqu'à la sortie du virage au moins, son souffle dans mon cou, sa respiration rapide, bruyante, tenir ! sortie de virage,

dernière ligne droite
dans une autre dimension
mon corps

Accélérer, maintenant, à fond, tout donner, ne rien garder, ne plus calculer, ce n'est plus le moment, lutter, contre lui, contre moi, contre la fatigue, contre la douleur, résister, respirer, tout



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

donner, mes bras se raidissent, mes jambes ne répondent plus, mon corps s'engourdit, horreur ! j'ai l'impression d'avancer au ralenti, ne pas paniquer, respirer, tout donner, résister, respirer, il est toujours derrière, il donne tout aussi, je l'entends, il aimerait doubler, je le sens, mais n'y arrive pas, résister, plus que cinquante mètres, résister à tout prix, repérer mon coéquipier, au loin, sur la ligne d'arrivée, impossible ! la vue se brouille, trente mètres, mes membres de plus en plus lourds, je n'avance plus, c'est l'impression que j'ai en tout cas, ça y est, je le vois, ou plutôt je distingue, vaguement, le maillot, les couleurs de mon équipe, dix mètres, je suis toujours devant mon adversaire, mon coéquipier part, pas trop vite, attention à la bousculade, ne pas bousculer, ne pas se faire bousculer, surtout ne pas tomber, ne pas se faire éliminer pour une bêtise !, donner le témoin dans les meilleures conditions possibles, ça y est, le témoin touche sa main, il le saisit, l'agrippe, il accélère, à lui de jouer maintenant !

Je ralentis, je m'arrête, lentement, je me plie en deux, les mains sur les genoux, je respire, je suis content, j'ai fait ma part du travail, j'ai fait ce qu'on attendait de moi, je suis resté devant mon adversaire, jusqu'au bout, mission accomplie !

Michel BETTING



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

● Danse singulière...

Nous vivons côte à côte, mon corps et moi ; chacun sur ses positions.

Certes il m'escorte et se montre en général plutôt conciliant, mais il n'en reste pas moins un étranger : son essence m'échappe, il a sa vie propre, sur laquelle je n'ai pas toujours prise.

Dans la danse, il m'accompagne sans me suivre, refuse mes ordres, renâcle et freine des quatre fers. Parfois le haut veut bien, mais pas le bas. D'autres fois, c'est le contraire, mais plus rarement. Discipliné, il sait l'être, mais obéir, il ne veut pas.

Entrer dans le cercle
à pas lents hésitants –
pourquoi cette peur ?

Et pourtant ce jour-là, dès les premières notes, il a vibré à l'unisson et ensemble nous avons investi la scène. Qui de nous deux a obéi à l'autre ? Difficile à dire. Nous n'avons soudain fait qu'un : nous nous sommes agenouillés, inclinés, basculés, roulés sur le côté, relevés, dépliés, étirés... Encore et encore... Au rythme d'une même vague.

Nous étions dans le non-un et le non-deux – deux éléments d'un tout, imbriqués, soudés ; seuls à deux au milieu des autres, exposés à leurs regards ; unis dans la même douloureuse solitude, celle de notre singularité dans un monde qui s'en méfie et la tient en marge...

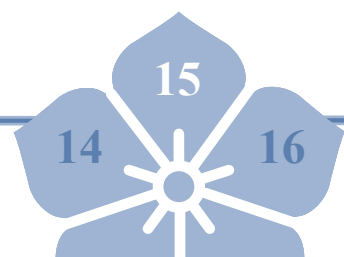
Je me sentais à la fois ré-unifiée et seule. Souffrant de l'imparfaite fusion de mon corps avec la partie désincarnée de mon être ; de l'impossible fusion avec l'autre, les autres...

Pendant ces quelques instants d'éternité, j'ai accepté d'entrer dans cette solitude, de l'explorer, la sentir, l'exprimer, l'exposer...

J'étais seule à vivre ma vie et personne au monde n'avait le pouvoir de m'épargner cette souffrance.

Mais à défaut de l'accepter, je pouvais la danser... jusqu'aux dernières notes...

Le Bal des Ingrates¹
lamentos et cris de l'âme –
derniers feux d'automne



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

Difficile de mettre en mots ce qui s'est passé ensuite. Les mots ne savent pas danser cette danse-là. Ils s'empêtrant dans leurs limites, se révèlent impuissants, indigents...

Là où nous étions, mon corps et moi, mots et pensée n'avaient pas leur place. C'était autre chose, d'une autre texture. La découverte d'un nouveau langage, pour moi encore peu familier ; territoire en jachère, envahi par les broussailles et les herbes folles, domaine des sens, des sensations du corps, de tout le corps.

Instants de grâce, empreints à la fois d'une intense force de vie et de la prescience de la mort...

Oui, je nous ai sentis, mon corps et moi, à la fois vivants, vibrants et puissants, et en même temps fragiles, infiniment mortels...

Fragile, éphémère, ce souffle de l'ailleurs, ces fulgurances de joie et de peine.

Puissant ce corps – cette chair encore intacte, bien que déjà froissée – dansant vers sa disparition, inexorablement...

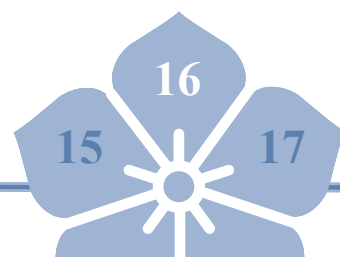
Crépitements du bois
dans le poêle rougeoyant –
la nuit s'enflamme

Je découvrais que l'on peut tout danser, exprimer avec le corps tous les sons, tous les mouvements intérieurs – ondulations ou stridences.

Il n'y a rien à faire. Tout à laisser faire. Écouter, simplement écouter, et suivre son corps... Se laisser bercer ou porter par la déferlante des notes, leurs sanglots, soupirs ou extases...

Laisser revenir ces gestes que l'on a sus dans un autre âge...

Aphrodite, est-ce toi
dans la lumière du phare ?
va-et-vient des vagues



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : « Rapidité, lenteur, fluidité »

La musique était vivante, j'étais vivante. Je m'animais, me déchiffonnais, me déployais, redécouvrais l'espace, le palpais, l'explorais... J'éclatais, jubilais, riais, résonnais !... Une nouvelle énergie m'habitait ; une rondeur que je ne soupçonnais pas, que je n'attendais plus.

La musique dilatait les fibres de mon corps, vibrait dans mon ventre, mon centre, jusqu'au tréfonds de mes entrailles, torrent de feu et d'allégresse.

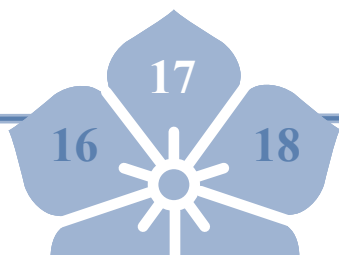
Je l'ai dansée, la mâtine !...

Premiers frimas –
quand la musique s'éloigne
l'entendra-t-on encore ?

Jo(sette) Pellet

Note :

Claudio Monteverdi (1567-1643), « Il Ballo delle Ingrate ».



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

● Le Chant du douk-douk

ma mère mourante
dans la pénombre
les voix sont douces

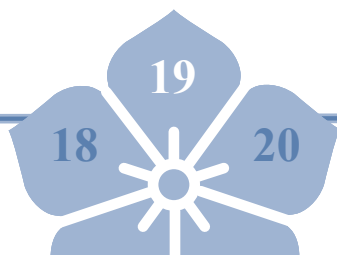
elle ne les verra pas
les prochaines fleurs
que je lui offrirai

pivoines –
l'une en bouton, l'autre épanouie –
près d'elles ma mère mourante

la petite fille s'endort
les paupières lourdes
de pleurs

demi-sommeil –
elle ne parvient à dire
qu'un faible oui

premières heures –
quelles sont ces voix
qui l'appellent



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

de souffle en souffle
elle se détache
de nous

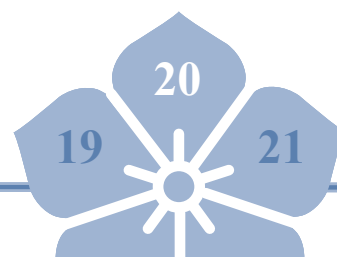
entre deux sommeils
je voudrais monter
balbutie-t-elle

Toussaint –
au chevet de la presque morte
un rouge gorge

dans les couleurs du couchant
je cherche
un peu de réconfort

la corneille crie
pour m'annoncer quoi
au juste ?

personne ne peut le dire
dit le médecin
même pas Dieu !



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

le jour fléchit –
je demande pour elle
une mort douce

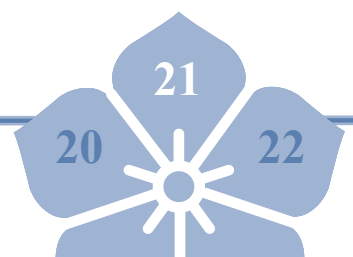
petite maman –
les premiers froids accompagnent
ses derniers jours

fin du jour –
les volubilis se referment
comme ma mère

dans son délire
elle m'appelle haïku –
patch de morphine

Amis, pardonnez-moi mon impudeur, écrire sur la lente agonie de ma mère, m'aide à accepter l'inéluctable douleur. Sans doute mes poèmes manquent-ils de retenue et de sagesse. Si je vous livre ici ma peine, c'est qu'elle fut ou sera un jour la vôtre, et que derrière vos silences, j'entends le souffle de votre amitié. Merci.

autour de son lit
nos silences
si vite noyés de larmes



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

plutôt paisible
son combat immobile
contre l'inéluctable

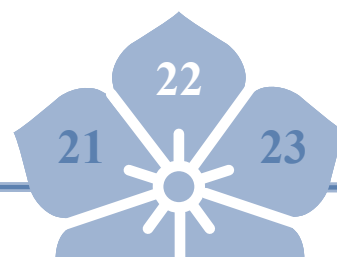
sur la nappe rouge et noire
un monticule de sel

prés de celle qui meurt
pur est le silence –
pluie interminable

quand elle partira
l'infirmier dit
« j'y perdrai des plumes »

pluie d'automne –
dans son sang la morphine
et l'amour des siens

jour des morts –
aujourd'hui au moins
ils auront à boire



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

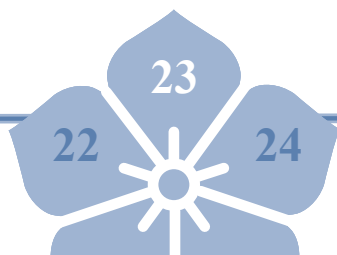
Un grand ciel bleu chapeaute ce premier jour de novembre. Le vent égoutte les arbres. Quelques passereaux s'agitent dans la haie vive. À mes côtés la vieille chatte poursuit son somme millénaire. Ma mère n'est pas encore partie. De souffle en souffle elle s'avance vers l'éternelle seconde. Autour d'elle, le temps, gonflé de silence, est serein. La lumière rasante de l'automne fait danser les ombres sur le sol carrelé du petit salon. Je ne suis pas triste, même si les larmes viennent de temps en temps couler sous mes paupières. Le grand calme de ma maman, la présence de la famille, les soins délicats des infirmiers ainsi que le parfum des huiles essentielles teintent ces jours de douceur. Ma sœur a placé sous le lit de ma mère un bol d'eau salée, censé éponger le chagrin des visiteurs. Il n'y a maintenant qu'à attendre. Lui prodiguer caresses et mots d'amour demeurent notre seul labeur.

soleil dans la chambre
le chant du douk-douk accompagne
son dernier voyage

ils voudraient des signes
quand elle se prépare
à ne plus jamais en donner

après la nuit interminable
le jour immobile –
un âne braie

au pied de l'escalier
mes chaussures
accablées



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

quand l'attente est telle que la fatigue
abolit toute raison...

feuilleté
sans pouvoir le lire
le journal

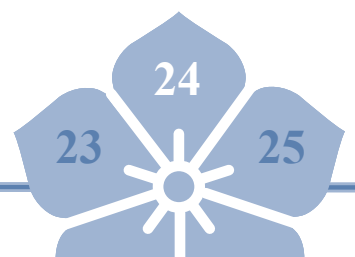
j'entends comme une réponse
à sa voix suppliante

pourquoi inviter le diable
au chevet du moribond

au chevet de celle qui part
la dispute de ses enfants

le soleil
pas assez puissant
pour chasser les malentendus

près de celle qui part
il se dit encore
trop de choses



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

J'épuise ici mes dernières cartouches. C'est toujours trop long l'agonie.

Mes sœurs trouvent encore les gestes et les mots doux, tandis que je m'enferme dans le silence. Égrenant le petit chapelet de touches de mon clavier, je ne sais dire qu'une prière : prends-la vite Seigneur, ton ange tarde à venir !

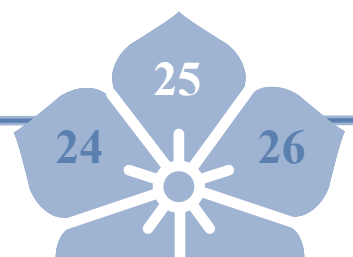
Je remercie pourtant le ciel de nous avoir donné ces deux grâces : pas de maison de retraite pour nos deux parents et une mort à domicile. C'est du lourd, ça, c'est du plein de vie et ça vaccine contre les remords. Dans une poignée d'heures, l'envol sera grand. Nos délivrances aussi. Cette semaine est une mine d'or. Mère, nous voilà déjà riches de ton prochain départ.

si ses mots s'en vont
elle m'offre son plus beau sourire –
automne funeste

J'espère de tout cœur que ce haïku sera le dernier de ce long supplice. Épreuve de celle qui se détache, douleur de ceux qui, armés d'impuissance et d'amour, font front contre l'innommable. J'aurai beaucoup écrit sur cet épisode funèbre. Ma patience était à ce prix. J'émetts le vœu qu'il n'y ait pas d'autre matin pour ma mère que celui de sa délivrance.

cette nuit la lune
moins belle à regarder –
ma mère mourante

ni jour, ni nuit
ne sachant plus quoi faire
pour ma mère



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

L'heure est venue. Non pas la sienne, celle seulement de rentrer chez soi. Ne connaissant ni le jour, ni l'heure, je retourne à ce quotidien tissé d'inquiétudes et d'affairements. Je dirais adieu à ma mère qui n'est plus qu'un souffle et un corps meurtri. Je ne suis pas fort en prières et en patience. La savoir là comme en travail dans l'invisible, creuse en moi un abîme de questionnement. Je voudrais pour elle toute la mansuétude de Dieu. Qu'il la tire immédiatement de son insupportable agonie.

Mais bon, que puis-je commander moi le ver de terre au maître du monde ? Voilà pourquoi, je me retire de ce vain combat. Des vivants m'attendent, un peu plus fragiles que moi, un peu moins fragiles qu'elle. Je confie ses derniers instants à mes sœurs. Quand je reviendrai, ma mère aura fait le pas.

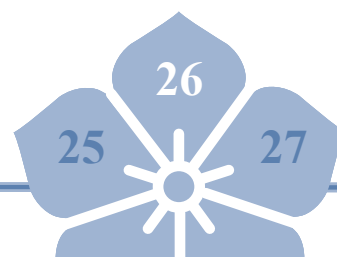
J'espère ne pas aller à son enterrement vêtu de regrets.

la bière que je bois
n'est pas celle où elle entrera
habillée de larmes

sur son corps rompu
la chemise de nuit
du zodiaque

sur son visage
une dernière fois
le soleil

hulotte, hulotte
viens tu chercher
l'âme de ma mère



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

J'écrivais hier soir ce haïku. Et c'est le cri d'une corneille qui ce matin nous a annoncé son départ. Eh oui, maman est partie. En douceur semble-t-il après une tranquille agonie de dix jours. Une agonie dont impudiquement je vous ai fait les témoins. Pas une fois vous vous êtes insurgés contre cette percée de la chose intime dans l'espace privé du haïku.

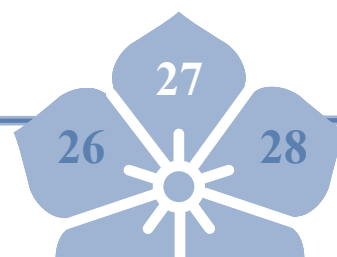
Je vous en remercie vivement. Ma mère était un peu ainsi. Ses douleurs, elle ne les gardait jamais pour elle. Le jour des funérailles de son époux (rendez-vous compte, 65 ans de mariage) elle s'excusait presque de son chagrin et remerciait chacun jusqu'aux fossoyeurs comme s'ils faisaient partie de la famille. Sans doute savait-t-elle que toute rencontre était une bénédiction. À présent, il nous faudra faire sans ailes.

Une fois de plus, je salue ici votre merveilleuse empathie (un mot que d'habitude je n'aime pas). J'aurais tant aimé vous la faire connaître, même amoindrie, quand ses yeux bleus faisaient la part belle à toute présence. D'elle on pouvait légitimement penser qu'elle n'avait pas d'ennemis

Sachez seulement qu'une généreuse lumière d'automne lèche la baie vitrée derrière laquelle son petit corps immobile se refroidit. Tout à l'heure les pompes funèbres la feront belle. Après demain sonnera l'heure des adieux.

le bruit des larmes –
près d'elle un bouquet
de fleurs blanches

chatte et chants
apaisent ma nuit –
revoir son sourire !



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

ce jour de ma mère
sur son lit de mort
je ne l'imaginais pas

Toi ma source
cette nuit en rêve
j'irai te rejoindre

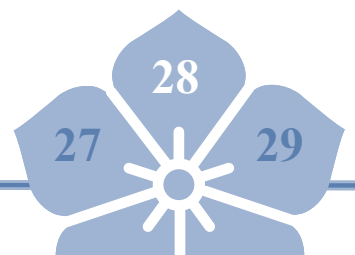
costume et gants blancs –
le visage du croque-mort
plutôt sympathique

après son décès
soudain très bruyantes
les feuilles mortes

maintenant –
lavée
de larmes

elle chemine encore et encore
au plus profond de nous

(Christian Cosberg)



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

première veille –
sur son toit, la lune
esquisse un sourire

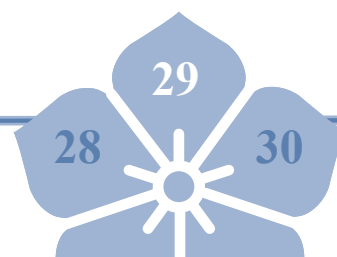
touchant le front froid
l'adolescent s'écrie :
« oh, mon Dieu ! »

un papillon passe
devant la baie vitrée –
l'esprit de ma mère ?

larmes dans nos yeux –
les mésanges célèbrent
sa lumière

autour du défunt
les femmes rassemblées
représent sa vie

dernière veillée –
devenue trop grave
ma voix se perd



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

ma mère
comme jamais je ne l'ai vue –
lointaine

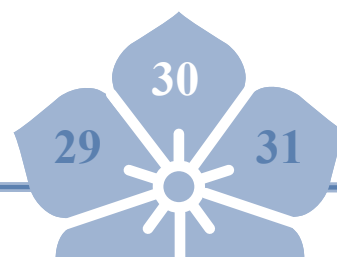
chambre froide –
soufflant les deux chandelles
j'ai peur de ma mère

funérailles proches –
je marche dans la merde
avec le pied droit

j'ose dire
parlant de ma mère
une belle mort

ma mère partie
quelques jours avant
mon anniversaire

déjà
on la dépouille
de ses bijoux



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

mère, pardonne moi !
plus de vin bu
que de larmes versées

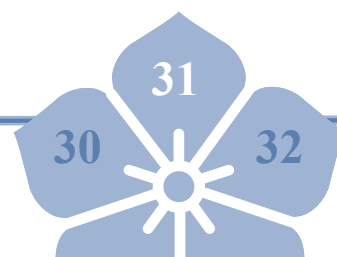
un chat est mort
le même jour que ma mère
ma fille en larmes

jour des funérailles –
tout le monde dit
qu'elle sourit

sur son cœur
une icône, un lotus de papier
et des roses

mise en bière –
la défunte aspergée
d'eau de Lourdes

pas à pas
derrière le corbillard –
sourire du prêtre



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

sous l'aube blanche
sandales de randonnée

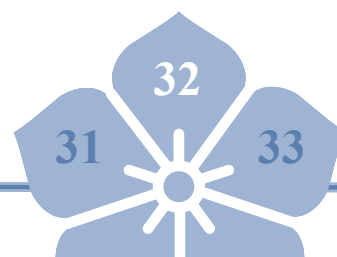
funérailles –
aux bras de leur mère
les deux fils fâchés

balcon du Canigou –
sa route préférée
en corbillard

Tout arrive ! Couchée sous mon père, ma mère ne répondra plus jamais au téléphone. L'enterrement a eu lieu. de belles funérailles comme je m'en souhaite. Une église de toute beauté au pied du Canigou, un office de trois quart d'heure, une grisaille percée d'éclaircies, un glas assommant et des gens se serrant les coudes.

dans le village
l'ami cherche en vain
le cimetière

l'émotion m'emporte –
le croque mort en bleu
de travail



L'écho de l'étroit chemin

Sept. 2013 - <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection haïbun : thème libre

un nom et deux dates
avec une image
plus que ça ma mère ?

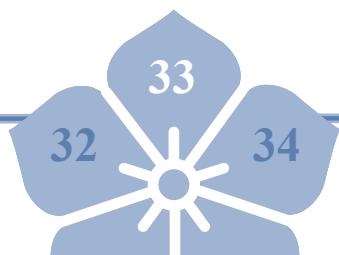
d'en haut
elle leur chuchote :
ne pleurez plus, je suis bien

jamais dans l'oubli
le bleu de ses yeux –
sa voix toujours au répondeur

avec ma mère
parti
le dernier fil d'insouciance

piano bar –
rester ici, avec l'ami
jusqu'à la fin du monde

Philippe Quinta



L'écho de l'étroit chemin



Coup de cœur Danse singulière, de Jo(sette) Pellet

Passionnante étude que celle de la relation au corps décrite par (Jo)sette Pellet dans son haïbun « Danse singulière ».

« Nous vivons côte à côte, mon corps et moi ; chacun sur ses positions ».

Et l'auteure de considérer ces deux parties d'elle-même, son moi corporel et son moi plus abstrait, en constatant le décalage :

... « il m'accompagne sans me suivre ».

Nombreux sont les adultes qui pourraient prononcer des paroles identiques, noués qu'ils sont par les épreuves traversées, ou simplement pour s'être éloignés de ce corps devenu finalement encombrant au fil du temps, faute d'avoir été écouté, pris en compte.

Le bébé de quelques mois n'est-il pas capable de se laisser porter spontanément par la musique, la scandant de la tête puis de tout son corps ? Pourquoi la vie gomme-t-elle si souvent cette souplesse originelle, cette aptitude à ressentir et dire avec le corps ? Pourquoi finit-elle par scinder en deux parties presque étrangères l'une à l'autre un individu qui, par définition, devrait former un être indivisible ?

Une étrangeté telle qu'en prendre conscience provoque immanquablement le vertige :

... « pourquoi cette peur ? »

Il semble, dans une société dite civilisée, qu'il y ait quelque danger à être soi, à être, tout simplement, à « dévoiler sa singularité dans un monde qui s'en méfie et la tient en marge ».

S'il suffisait... d'un pas – un pas de danse sur quelques notes – pour retrouver l'harmonie perdue ?

Le passage du moi emprunté dans la dualité inscrite en lui, au moi réconcilié apprivoisant sa singularité, est admirablement reflété par le rythme du texte, d'abord crispé, dans le premier haïku :

Entrer dans le cercle
à pas lents hésitants –
pourquoi cette peur ?

... puis délié, dans la prose :

« nous nous sommes agenouillés, inclinés, basculés, roulés sur le côté, relevés, dépliés, étirés... [...] au rythme d'une même vague. »

L'écho de l'étroit chemin

À l'instant où les tensions cèdent, surgit la métaphore de l'eau, symbole maternel et source vitale. Elle réapparaît, plus loin, au gré de ce haïku :

Aphrodite, est-ce toi
dans la lumière du phare ?
va-et-vient des vagues

Flux et reflux de l'eau, de l'oxygène dans les poumons, du sang sous la peau... Bercé par le rythme, l'être entre en communion et en résonnance avec la sphère universelle, cette multiplicité de chaînons d'une même longue maille. Ainsi, les sens en éveil sont-ils en mesure de capter les éléments essentiels :

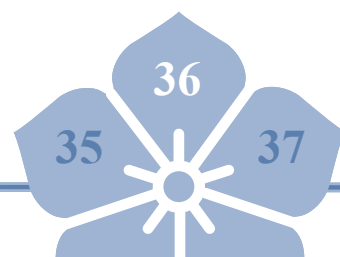
Crépitements du bois
dans le poêle rougeoyant –
la nuit s'enflamme

Le feu, pulsion de vie encore, énergie reconquise qui trouve parfaitement sa place dans le haïku.

Les émotions affleurent, accueillies. Joie du lâcher-prise qui autorise le corps, mu par un élan nouveau, à habiter réellement l'espace ; souffrance devant l'inconnu, ce « territoire en jachère » à explorer seule, armée « d'une intense force de vie », mais également habitée « de la préscience de la mort ».

Le genre haïbun n'illustre-t-il pas singulièrement le propos de Jo(sette) ? Car prose et haïku constituent pareillement « deux éléments d'un tout, imbriqués », dont la réunion crée normalement un ensemble harmonieux d'une belle unité.

Danièle DUTEIL





Balthus

Une expérimentation de haïbun lié

Une croix en bois
deux grosses pierres en long
déjà la mousse.

Par son dépouillement la tombe rappelle celle de Pierre Desproges au Père Lachaise. Elle pourrait être celle d'un quidam, dans son décor d'Alpes suisses près d'une chapelle. Mais il n'en est rien. C'est celle du peintre Balthus à La Rossinière. Contemple-t-il le printemps naissant comme de très jeunes filles ? Nous nous sommes arrêtés là un peu par hasard, après avoir trouvé un dépliant dans un office du tourisme.

Germain Rehlinger

Regard affolé
un chat noir, murmure-t-elle,
signe de malheur

Son visage est un peu rond, encadré de quelques mèches brunes. Jeune, sans doute, mais l'allure générale est celle d'une femme fatiguée, la jupe trop longue et la chaussure plate. Pourquoi me suit-elle dans les allées couvertes de gravillon ?

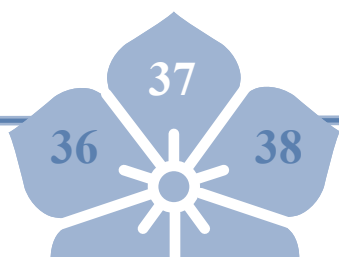
Elle avait eu deux hommes dans sa vie. Le premier était une erreur de jeunesse. L'avait-elle vraiment aimé ? Élançé, un superbe corps musclé... Toutes les filles en étaient folles et elle s'était fait un malin plaisir de s'afficher à son bras le jour des résultats du baccalauréat. Tout à la joie de fêter sa mention, elle l'avait suivi ce soir-là, le lendemain encore. Trois mois plus tard, ils convolèrent en justes noces.

L'enfant « n'avait pas tenu ». Le bellâtre en avait profité pour s'éloigner d'elle, prétextant d'abord des déplacements professionnels mais, le dimanche de Pâques, il boucla définitivement son bagage.

Le second, elle l'avait rencontré à la chorale, qu'elle fréquentait pour tromper son ennui. Le coup de foudre immédiat. Jamais encore auparavant, elle n'avait senti son cœur battre à se rompre pour quelqu'un. Et sa voix... Le plus beau timbre qu'il lui ait été donné d'entendre !

Un an d'extase. Jusqu'à ce jour où il lui avait avoué qu'il aimait aussi les hommes.

Danièle Duteil



Cardinal d'hiver comment le distinguer du moineau ?

Le petit déjeuner sous la varangue, une portée de fils électriques barrant l'horizon : c'est là que s'élaborent les chants de ma journée.

Notes éparpillées sur des courbes fluctuantes au gré des envols, je rêve parfois de fixer leur parcours par une belle équation. Notes noires des moineaux ou des tourterelles, blanches des ventres tendres exposés aux premiers rayons du soleil, rondes des ailes repliées, croches des pattes frêles, composant la musique dont je suis incapable de déchiffrer la partition.

Aujourd'hui, il manquait les notes éclatantes des cardinaux d'été en leur plumage de parade. Juillet s'attardait de son petit vent frais qui jouait dans mes cheveux blancs et chatouillait mes pieds nus : saison sèche et fraîche où tous les oiseaux sont gris. Saison de vie où tous les amours de jeunesse ont plié bagage, rangé leur gaité et leurs folies, des étés qui ne refleuriront pas.

Tout ce qu'il me restait du rouge de ces passions assagies, de ces affections trop vite passées, de ces promesses jamais tenues, c'était ce bouquet de coquelicots peint à la gouache par une main enfantine sur un bout de planchette de récupération. Il me venait d'Haïti.

Monique Merabet

Train Grande Vitesse de l'automne il ne reste qu'un long trait roux

Au premier plan, on distingue un homme de dos. Il détaille sur le quai d'une petite gare, la main droite levée vers le ciel dans un geste désespéré. Sa main gauche essaye tant bien que mal de retenir son pantalon défait. Au deuxième plan, on aperçoit un train, la perspective indique clairement qu'il s'éloigne de la gare. Cette scène pyrogravée orne la petite étagère de bois, sorte de râtelier pour les pipes de mon grand-oncle. Je la regarde souvent de longues minutes, chaque fois que je viens passer quelques jours de vacances dans ce petit village du Lot. Mon oncle retraité des chemins de fer ne se lasse pas, tout en tirant sur sa bouffarde, de me parler de cette époque où le train était très fréquenté par les gens des campagnes, pour ne pas dire vital. Joyeuse promiscuité de la troisième classe... Sur les sièges, en bois on partageait tout avec ses voisins : les nouvelles d'ici et d'ailleurs, le fromage, le saucisson, et bien sûr la piquette...

L'écho de l'étroit chemin

Mes huit ans font de moi l'auditeur préféré du vieil homme et, chaque soir, il me gratifie de nouvelles anecdotes plus ou moins savoureuses...

En l'écoutant mon regard revient pourtant toujours vers cette petite étagère. Je me demande si le tortillard qui abandonne ce pauvre homme sur le quai, victime d'un besoin impérieux, emporte avec lui sa femme et ses enfants. À moins que ce soit poules et canards pour le marché. Mystère... Je me demande aussi si les cabinets, que le voyageur déserte en catastrophe, sont du même modèle que ceux de mon vieil oncle : une cabane de planches disjointes, qui trône au fond du jardin.

Gérard Dumon

Tchak ! d'un coup de hache
il tranche le cou
de lapin ou poule

Quand il sortait le billot noirci, devant la grange fleurant bon le foin, je courais me réfugier au fond du jardin, non loin du cabanon sous les noisetiers où, sur un banc percé, nous faisons nos besoins en lisant « Bibi Fricotin ». Et il fallait m'appeler des heures avant que je consente à venir m'attabler devant un anonyme civet...

Marcel, le mari de ma tante, était un géant lent et taiseux. Mais quand il se levait pour empoigner, sur la haute étagère, un fouet à lanières de cuir, on se calmait tout de suite et on se faisait tout petits, nous les gamins. Pourtant je ne me souviens pas l'avoir jamais vu utiliser son martinet, dont la simple vue était dissuasive...

Marcel avait été fait prisonnier par les Allemands au tout début de la Deuxième Guerre Mondiale. Pas à l'occasion d'un fait d'armes ou un d'un quelconque acte de bravoure, mais alors qu'il buvait des coups avec d'autres soldats dans la cave d'un fermier. Arrêtés sans faire d'histoire, ils avaient dû traverser la France à pied, sans boire ni manger, et nombre d'entre eux n'avaient pas survécu. Marcel, lui, avait été déporté en Allemagne, où il a passé plusieurs années.

De retour au pays, il était peu à la maison et passait son temps aux champs, à la chasse ou « en bas » – chez ses parents et frères et sœurs –, dans une ferme vétuste et peu confortable mais où il y avait toujours eau-de-vie, cancoillotte et un coin de table pour le visiteur de passage. Peut-être ne trouvait-il plus sa place dans le foyer ? Il faut dire que ma tante ne lui en laissait guère et ne lui prêtait pas la moindre attention. C'était une maîtresse femme, qui était restée toute la guerre sans mari, logeant chez ses beaux-parents et menant seule l'exploitation agricole. On dit que la nuit elle allait coller des affiches de la résistance sur les murs du village.

Jo(sette) Pellet

L'écho de l'étroit chemin

Bien sûr nous sommes allés voir le Grand Chalet, plus grand édifice en bois de Suisse, vraiment trop grand, dernière demeure du peintre, aux beaux décors et inscriptions. Il a toute une histoire, hôtel huppé aujourd'hui siège de la fondation Balthus. La veuve Setsuko de l'artiste en sortait avec les chiens pour la promenade. Nous nous sommes regardés sans nous parler. Nous l'avons recroisée dans le village. La veille nous avons marché jusqu'à la chartreuse de La Valsainte, où le temps semblait en apesanteur comme dans les tableaux de Balthus. J'ai repensé à Narcisse et Goldmund de Hermann Hesse, à la voie de l'artiste et à celle du moine et j'ai eu l'impression que parfois les deux se rejoignaient chez Balthus.

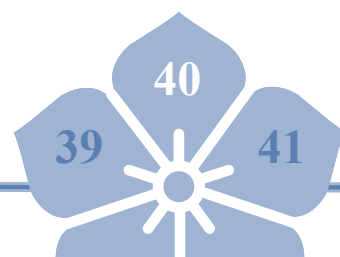
Déjà sur la route du retour, nous n'avions guère le temps de visiter la chapelle musée. Alors nous avons laissé les chats caresser la tombe de l'aristocratique roi des chats, sans qu'ils le sachent.

De ses ronrons
le chat enroule le temps
nettoyer ses yeux.

Germain Rehlinger

Analyse des enchaînements

Le thème général du haïbun lié est celui du souvenir. Dans les deux premières contributions, il a pour cadre le cimetière : la tombe du peintre Balthus d'abord, puis une rencontre (au Père Lachaise, cité dans le précédent paragraphe) et l'allusion à un chat suscitée par le personnage Balthus. Monique Mérabet enchaîne sur l'art du chant, évoqué quelques lignes plus haut, et sur la passion, également au centre de la suite numéro 2. Sa dernière image, champêtre, invite Gérard Dumon à tourner son regard du côté de la campagne, où s'anime soudain un personnage sorti d'une scène ancienne pyrogravée. Jo(sette) Pellet poursuit sur le thème de la rusticité : la cabane aux planches disjointes fait ressurgir dans sa mémoire un cabanon de fond de jardin, ainsi que des événements et personnages marquants de son enfance. Germain Rehlinger referme la boucle avec humour. Après un passage au Grand Chalet, modèle amélioré de la cabane et du cabanon, sa plume reprend le chemin du cimetière et replace au premier plan un chat, avenant cette fois, venu honorer la tombe du Roi des chats.





Appel à haïbuns

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N° 10 (décembre 2013) :

Thème : Première(s) fois / Dernière(s) fois. Ou thème libre
Envoi avant le 15 novembre 2013 à danhaibun@yahoo.fr

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N° 11 (mars 2013) :

Thème : Liens intergénérationnels. Ou thème libre
Envoi avant le 15 février 2013 à danhaibun@yahoo.fr

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N° 12 (juin 2014) :

Thème : Journal d'une semaine. Ou thème libre
Envoi avant le 15 mai 2013 à danhaibun@yahoo.fr

Expérimentation : écriture d'un haïbun lié

Dans les prochains numéros de *L'écho de l'étroit chemin*, nous aimerions publier des haïbuns à plusieurs voix, c'est-à-dire écrits à deux, trois ou quatre personnes. Le/la premi.er/ère auteur.e propose le hokku (haïku initial) suivi d'un paragraphe de prose liée au haïku, mais sans redondance. Le/la deuxième propose un haïku lié à la prose du/de la premi.er/ère, puis un développement en prose lié à ce haïku, etc. Le « haïbun lié » se termine par un haïku écrit par le/la premi.er/ère auteur.e. Voir plus haut le haïbun lié *Balthus* publié dans ce numéro.

Toute participation vaut autorisation de publication.

L'écho de l'étroit chemin



Haïbun et tanka-prose : quelques considérations¹

La définition la plus courante du haïbun est la suivante : « composition littéraire mêlant prose et haïku ». Quand le texte combine tanka et prose, il porte le nom de tanka-prose (parfois « kabun »).

Mais, bien sûr, une telle définition reste tout à fait insuffisante et lacunaire pour un genre japonais qui ne rencontre pas d'équivalent en Occident. Un approfondissement s'impose.

L'exemple de haïbun le plus souvent cité est celui de Matsuo Bashô, intitulé *Oku no hoso-michi*, « L'étroit chemin du fond² ». Il s'agit d'une relation d'expérience de voyage : l'auteur tient un journal de sa pérégrination vers les contrées du nord du Japon, développant une véritable poétique de l'itinéraire, ce qui l'apparente au genre poétique nommé *yuki-bun*. (*yuki* : « aller » / *bun* : « récit »). Il s'agit bien d'un voyage, au sens propre du terme (le voyage pourrait tout aussi bien être fictif), mais celui-ci se double d'un chemin personnel, d'une quête de connaissance de soi, à travers une confrontation avec les éléments, les paysages qui déclinent les saisons, des lieux chargés d'histoire et porteurs de la mémoire collective. Bashô s'y exprime en une prose poétique rythmée et variée dont le ton peut alterner entre exagération, humour et nostalgie. Le haïbun ne constitue pas une simple description anodine. Il est porteur d'un message, d'une réflexion sur la destinée humaine. Les épreuves qui jalonnent la route poussent le poète à explorer jusqu'au « fond » le sens de l'existence, la Vérité suprême des êtres et des choses.

D'autres types de haïbuns existent. Récemment, Seegan L. Mabesoone a publié la traduction en français de l'œuvre de Kobayashi Issa intitulée *Chichi no shuen nikki*, « Journal des derniers jours de mon père³ ». S'il s'agit toujours d'une relation d'expérience sous forme de journal, il n'est pas question de voyage. Il n'en reste pas moins qu'il livre toujours un parcours personnel, à travers lequel l'individu progresse sur le chemin de sa propre connaissance, de celle des autres et des mystères qui entourent le vivant et l'univers.

Voici comment s'exprime Seegan L. Mabesoone, dans son entretien accordé à Monique Serres Leroux⁴ :

« En ce qui concerne la définition du genre haïbun, je crois qu'il est possible de se référer à d'autres japonologues que moi, MM Sieffert, Origas ou M^{lle} Pigeot, entre autres.

Je vais essayer de résumer : depuis Basho (ou plus exactement depuis Yayu avec son *Uzura koromo*), le haïbun s'est différencié du kyobun (« prose folle » = prose relevant de haïjin, par opposition aux textes élégants gabun des *kajin*, poètes de *waka*).

L'écho de l'étroit chemin

En effet, le haïbun est considéré dès lors comme « un texte de style typique du haikai ». (Pour le *Haibun gaku daijiten* de Kadokawa : *haikai teki bunsho* 俳諧的文章).

Ainsi, le problème n'est pas de savoir si le texte comprend ou non des haïkus (*hokku*). Par exemple, le *Genjuan no ki* de Basho n'en comprend qu'un ou deux (selon les manuscrits). Ce « style typique du haikai », en prose, tout comme dans le *hokku* ou le *renku*, consiste donc dans la concision (*kanketsusa*) et les sauts de registre (*kire*), d'où naît le *haimi* (« humour du haikai », ou « esprit du haikai »).

Il ressort de ces propos que les termes « haïbun » et « gabun » (maintenant *tanka-prose*) s'en réfèrent surtout à un genre unique et à un style d'écriture. Les caractéristiques essentielles du haïbun étant la concision, les sauts de registres de langue et l'humour qui en résulte, tandis que celles du *tanka-prose* seraient toujours la concision, certes, mais aussi une élégance de mise accordée au *tanka* : l'harmonie constitue une notion essentielle du haïbun ou du *tanka-prose*.

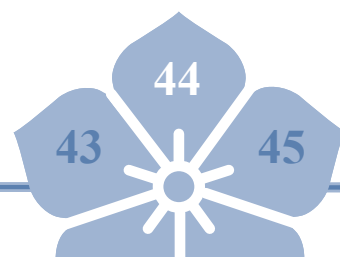
Pour des esprits occidentaux, de telles approches sont relativement difficiles et l'écriture s'en tiendra, le plus souvent, à une position médiane. En tenant compte des caractéristiques propres au haïku d'une part et au *tanka* d'autre part, est-ce que le haïbun souffrira davantage de fantaisies que le *tanka-prose* ? La question mérite certes d'être posée, mais la réponse semble intimement corrélée au talent de l'auteur.e.

Le haïbun ou le *tanka-prose* peuvent débiter par un haïku ou un *tanka*. Vaut-il mieux les choisir déjà écrits, que de les écrire spécialement pour l'exercice ? Peut-être. Ils devront, en tout cas, solliciter suffisamment l'imaginaire pour faire surgir la prose.

Mais il faut garder présent à l'esprit l'idée que le haïku, tout comme le *tanka*, exigent à eux seuls un vrai travail d'écriture. Un questionnement s'impose : Pourquoi valent-ils la peine d'être partagés ? Respectent-ils les règles formelles du genre ? Le choix des mots et de la formulation est-il pertinent ? Fonctionnent-ils aussi isolément ?...

La prose sera liée au haïku, ou au *tanka*, sans pour autant l'illustrer. De même, si la composition débute par de la prose, le haïku, ou le *tanka*, se garderont de toute redondance.

Que le récit soit réalité ou fiction importe peu. Cependant, les noms de lieux évoqués gagneront à être connus, de manière à faire référence à une histoire, à un vécu commun. Il en va de même pour toutes les mentions culturelles, de sorte que naisse une image représentative forte, archétypale. Les situations, les rencontres, les objets peuvent, de leur côté, être sélectionnés pour leur valeur symbolique. Quant au cadre naturel, il génèrera une ambiance, ancrant le récit dans la succession de saisons auxquelles le sentiment s'accordera.



Faut-il adopter le présent ou le passé ?

D'ordinaire, le passé est le temps du récit. Toutefois, l'emploi du présent provoque une expansion du temps, reliant passé, présent et futur. Il est donc à même de donner à la narration un tour plus universel.

Le style va s'adapter au contexte général (milieu, époque, protagonistes, réalité ou fiction etc.) : la prose, suffisamment étoffée et travaillée (vocabulaire pertinent, variété de tons, de rythmes...), donnera plus de poids au haïbun ou au tanka-prose, étant bien entendu que prose travaillée ne signifie pas prose ampoulée.

Si des dialogues viennent enrichir le récit, ceux-ci peuvent parfois permettre d'adopter un registre de langue qui contrastera avec celui de la prose. Cette dernière saura se faire suggestive, s'accordant en cela au haïku, qui ne dit pas tout, ou encore au tanka, si léger dans l'expression des sentiments.

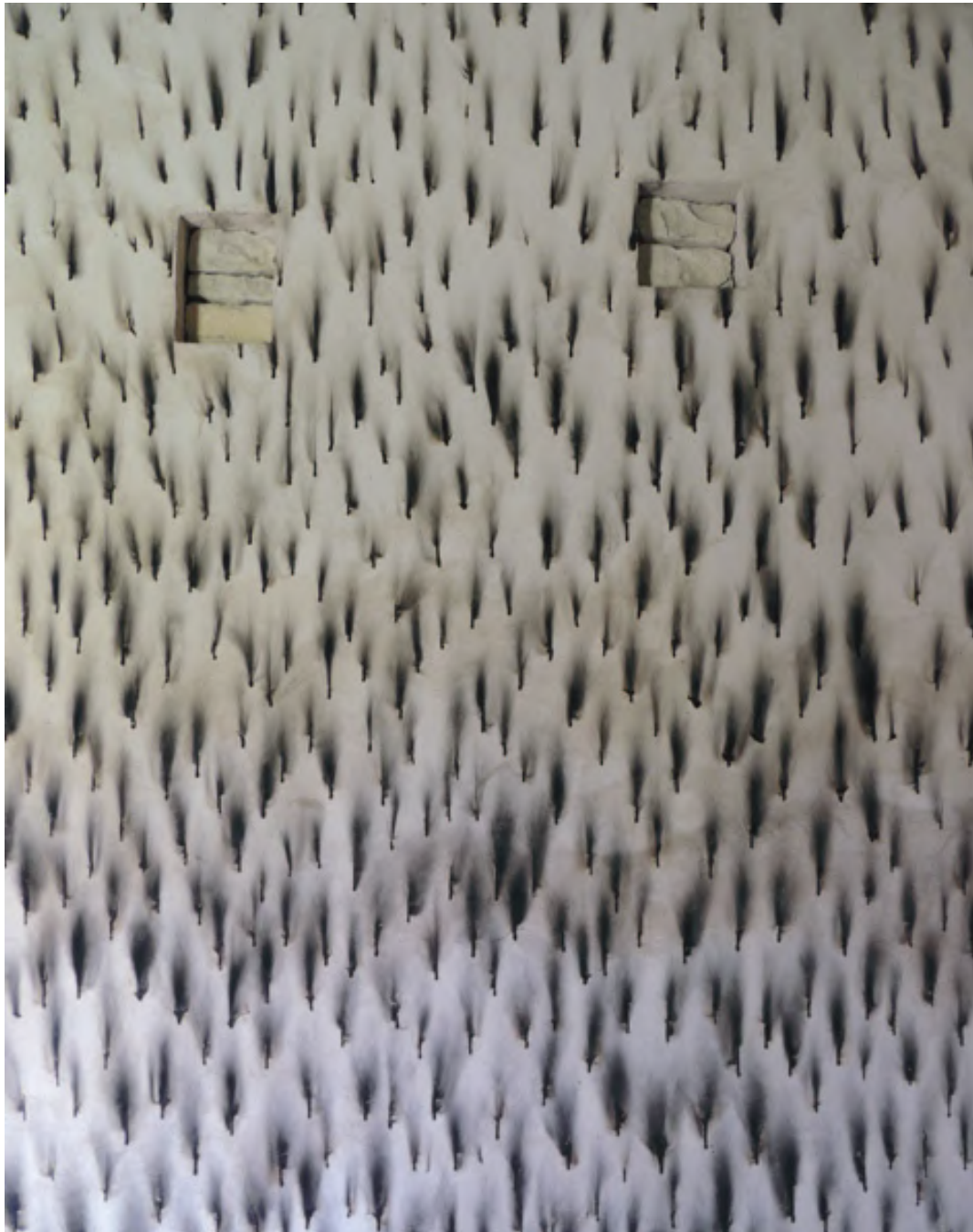
Rappelons toutefois que, en dépit de la variété indispensable à la qualité du haïbun ou du tanka-prose, l'ensemble devra dégager une grande unité.

Toutes ces considérations sont à recevoir comme des pistes d'écriture. Il n'est pas question d'imposer un style stéréotypé qui serait contraire à la création. Haïbun et tanka-prose ont besoin de s'adapter à l'époque moderne et de s'accorder à la culture du/de la poète. Chacun.e donnera donc le meilleur de lui/elle-même, accordé à sa personnalité et à sa propre plume.

Notes :

1. Article également publié dans l'éditorial de *La Revue du Tanka francophone* (dir. Patrick Simon, éditions du tanka francophone, 3^e tr. 2013).
2. Bashô : *Oku no hoso-michi*, L'étroit chemin du fond, texte bilingue ; introduction, traduction, notes et commentaires par Alain Walter, William Blake & Co. Edit., 2007.
3. <http://haicourtoujours.wordpress.com/tag/journal-des-derniers-jours-de-mon-pere>
Et dans *Ploc; la revue du haïku* n° 41 du 30 mars 2013 : *Journal des derniers jours de mon père* de Kobayashi Issa, traduction Seegan Mabesoone.
4. *L'écho de l'étroit chemin* n° 7, mars 2013 : letroitchemin.wifeo.com

L'écho de l'étroit chemin



 De la modernité du haïku
et de son intérêt à l'école

L'histoire du haïku remonte au 8^e siècle, à peu près au tout début de la littérature japonaise, si l'on considère le tanka, forme en 5/7/5-7/7, comme son ancêtre. Le tanka, dans sa première partie, faisait déjà référence à la nature. Au 17^e siècle, Bashô commence à faire exister indépendamment le hokku, ou premier verset du haïkaï-renga écriture de versets enchaînés selon un rythme 5/7/5-7/7-5/7/5-7/7 etc. Il pose alors les règles qui vont donner au tercet japonais son esthétique poétique : la capture d'un instant de la vie ordinaire, la référence obligatoire à la nature (*kiigo*), la conscience du temps qui passe, saisie à travers les notions de permanence et impermanence, la primauté des cinq sens. Mais le genre a bien failli périr à la fin du 19^e siècle. Grâce à Shiki, qui lui donne son nom, haïku, il reprend un bel essor. C'est ainsi qu'au début du 20^e siècle il parvient en Occident. Un peu délaissé au cours des périodes troublées des deux guerres, et jusqu'aux années 1960-1970, il retrouve de la vigueur dans les dernières décennies du 20^e siècle, pour exploser en ce début du 21^e siècle.

Pourquoi donc le haïku plaît-il autant ?

Si la moyenne d'âge des gens qui le pratiquent se situe probablement autour de la cinquantaine, les associations de haïkus comptent de plus en plus, dans leurs rangs, de personnes autour de la trentaine. Et de plus jeunes amateurs commencent à s'y atteler.

L'explication de ce phénomène est sans doute à chercher du côté de l'internet, qui contribua à faire connaître les différents cercles de haïku. Actuellement, il facilite des échanges très prisés. Mais le réseau internet n'explique pas tout. Le haïku aurait très bien pu demeurer un phénomène marginal, « un truc de vieux ». Il n'en fut rien puisqu'il connaît aujourd'hui un engouement spectaculaire.

Face à un tel constat, quelle explication s'impose ?

Considérons les caractéristiques de ce poème et les atouts qui sont les siens.

Un poème bref, 17 syllabes, pas plus. À l'heure des SMS, des lectures rapides et de l'accélération générale des rythmes, sa concision est précieuse. Cette qualité ne l'empêche pas de développer une conscience aigüe du temps qui passe et du caractère éphémère de toute vie.

Un instantané, comparable au cliché photographique, pas chronophage le moins du monde, ne réclamant aucun investissement coûteux, seulement un carnet et un crayon.

Un mot de saison qui pose encore non seulement un repère temporel, mais aussi spatial, car il s'ancre souvent dans une région précise, avec son climat propre, ses fêtes et traditions. Le mot de saison resserre les liens à la terre natale ou la terre de cœur. Il ouvre également une dimension qui dépasse les limites de l'individu car il explore les confins de la mémoire collective. Ces repères-là ne sont-ils pas rassurants à une époque où les identités et les assises fondamentales semblent se diluer ?

Un langage simple et concret qui le met à la portée de tous. La poésie n'est plus réservée à une élite intellectuelle, elle est largement accessible. Son message revêt, en même temps, une authenticité de plus en plus convoitée à l'ère du factice.

Une mise en valeur du quotidien et de la « banalité ». Fini le temps où seuls les sujets nobles avaient droit de cité. La fourmi ou le grain de poussière ne sont plus relégués au bas de la hiérarchie. Les plus humbles sont reconnus comme maillon indispensable de la grande chaîne cosmique. Voilà qui est encore hautement rassurant, quand tant de gens sont laissés au bord du chemin. Cette reconnaissance ne peut que favoriser l'ouverture aux autres et, plus largement, au monde. Ne perdons pas de vue que le haïku est la poésie de l'échange. Personne ne devrait se sentir isolé dans le groupe.

Toutes ces qualités font que le petit poème japonais séduit. Répondant à de nombreuses exigences du monde contemporain et à une aspiration à la simplicité, aux valeurs fondamentales et à l'authenticité, il s'inscrit parfaitement, après des siècles d'existence, dans la modernité. C'est pourquoi il devrait plaire toujours davantage et attirer de plus en plus la jeunesse.

Afin de faciliter l'accès au haïku des plus jeunes, des haïkistes confirmés œuvrent pour qu'il pénètre à l'école. Les professeurs le voient arriver d'ailleurs d'un œil favorable. Il faut dire que les raisons sont nombreuses de lui ouvrir les portes de la classe.

Le premier de ses intérêts, et non le moindre, est d'apprendre aux enfants à exister pleinement, les sens en éveil, attentifs aux diverses manifestations du monde environnant. Ils deviennent acteurs et s'exercent à savourer les moindres moments d'une vie bien enracinée dans le réel, quand les technologies actuelles tendent à orienter toujours davantage l'individu vers le virtuel.

Le haïku permet aussi de mieux discerner l'essentiel de l'accessoire. Les choses simples deviennent soudain intéressantes et le regard posé sur le monde s'en trouve métamorphosé. Si le haïku apprend à savourer chaque seconde comme un instant précieux, il enseigne, du même coup, une humilité liée à la conscience de la fuite du temps et de la condition humaine, de la nécessaire harmonie générale qui préside aux lois universelles.

Dans les haïkus qui suivent, les jeunes élèves semblent avoir correctement saisi le message que ce genre poétique bref véhicule depuis trois siècles.

Ici, la recherche des sensations et l'attention portée à l'instant :

L'herbe verte mouillée
Je marche sur la chlorophylle
Elle chatouille mes pieds

Edson, CE2 – Concours AFH Jeunes 2011 – école élémentaire Candide Azema, Saint-Denis – Académie de la Réunion

Là, la force de la nature et le rapprochement des contrastes :

L'if centenaire
En forme de grand cœur
Envahi par le lierre.

Julien Malek, 6^e E – Concours AFH Jeunes 2012 – collège Jean Rostand, Doullens – Académie d'Amiens.

Dans ce troisième, la conscience du temps qui s'écoule et le trait d'humour qui marque la distanciation :

TIC TAC, TIC TAC, TIC TAC,
Elle essaie de rattraper la grande
la petite aiguille

Théo VOIPIERRE, CM2 - Concours AFH Jeunes 2013 – école Antoine Lagarde, Sainte Adresse – Académie de Rouen.

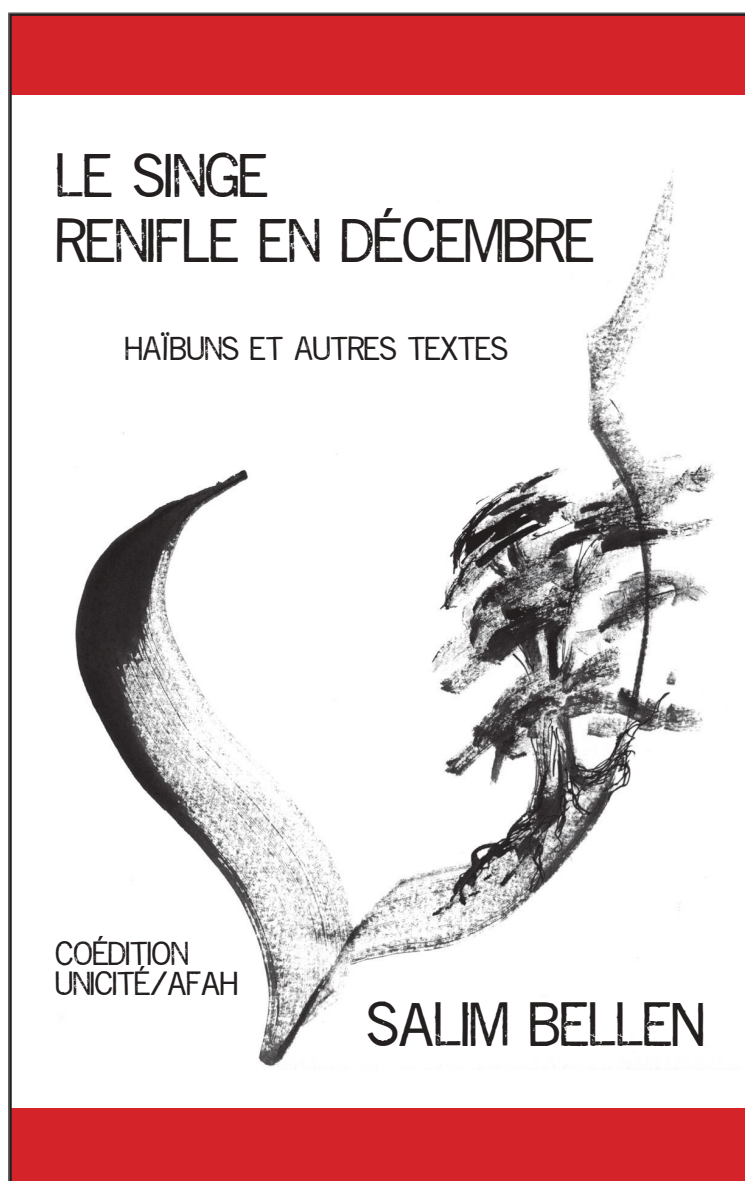
Danièle Duteil

* Cet article a été publié précédemment dans la revue de l'AFH, *Gong* n° 40, juin 2013.

L'écho de l'étroit chemin



- Livre : Le Singe renifle en décembre
de Salim Bellen
par Monique Leroux Serres



*Le Singe renifle
en décembre*
Salim Bellen,
co-éditions Unicité/AFAH,
Paris, avril 2013,
17,50 euros.

L'écho de l'étroit chemin

Avec ce livre, Salim Bellen expérimente le haïbun et nous apprend à approfondir l'écriture et la lecture du haïku.

Il étonne par sa capacité de travail, par l'énergie colossale qu'il a dû fournir pour rédiger ce livre fluctuant entre le journal, le reportage, le souvenir, le récit, la description, la poésie, la réflexion sur l'écriture, et l'écriture du haïku en particulier, tout cela en un seul mois.

L'auteur se lance dans un projet difficile. Il est en effet très rare que les artistes, les écrivains, les poètes, réussissent à montrer, à exprimer les sources de leurs textes, de leur inspiration. Il faut une grande volonté et une grande générosité pour écrire un tel livre.

L'homme

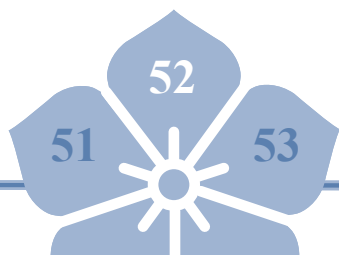
J'ai aimé ce livre car on y trouve un homme, un être humain. On sent que Salim Bellen engage tout son être dans cette aventure en écriture. Il semble mettre sa vie sentimentale entre parenthèses, pour se consacrer corps et âme à son projet. Il y dépose sa vision du monde, de l'humanité. Le récit de sa quotidienneté n'est jamais ennuyeuse, ni égocentrique. Il regarde les autres, tous, les proches, les anonymes, les forts et les fragiles, les jeunes et les vieux, les pauvres et les plus nantis, toujours avec un regard bienveillant, sans jugements, sans préjugés, sans crainte surtout. Mettons-nous à son école. Il nous pousse à voir les poussières de notre regard, à faire vie neuve, à ne pas nous faire happer par les habitudes de pensée, les sauf-conduits pour échapper aux choses dérangeantes, aux questionnements.

Au-delà de l'aspect poétique, le livre offre un instantané fulgurant de la vie d'un pays, de Bogota, d'un coin du monde, avec son histoire, ses paysages, ses conditions de vie. On a des fresques remarquables : des scènes de parc, de fêtes sociales ou familiales, de promenades dans la nature (les papillons, les bords de rivière) des scènes d'intérieur...

On y trouve des passages magnifiques comme celui du virtuose avec son ballon de foot (87), de la tante qui promène son linge à sécher sur son déambulateur et qui bénit les avions en vol, le portrait de la jeune mère en chimiothérapie (80), la scène matinale des recycleurs (113), la description des pissenlits dans la pelouse et la comparaison finale entre leur vie et la sienne (106) ou celle du mendiant qui essaie d'attirer l'attention du couple distingué (114).

Salim Bellen était un homme d'exception, par sa sympathie envers les êtres (qui semblent bien le lui rendre), son talent poétique, et la force, l'énergie qu'il est capable de déployer pour créer. Ce n'est pas étonnant, qu'il achoppe parfois sur des moments de déprime, de vide. On ne déploie pas, sans se brûler les ailes, une telle énergie à vivre.

L'expérience de Salim Bellen nous enrichit aussi par son multiculturalisme : né au Moyen-Orient, au Liban, dans une famille chrétienne, quittant son pays natal avec tous les siens à cause de la guerre, vivant un temps en France et parlant en français, allant vivre en Amérique latine



L'écho de l'étroit chemin

peuplée en partie de noirs anciens esclaves venus d'Afrique, pour se consacrer à la pratique du zen et du haïku venus d'Orient, de Chine et du Japon... il nous aide à recoller en nous des expériences différentes, qui parfois s'entrechoquent, soulèvent des tensions, qu'il apaise.

Par ailleurs, le journal haïbun de Salim Bellen montre l'importance du Net dans le monde actuel et dans sa propre vie. On le voit échanger par courriels avec des gens passionnés comme lui par le haïku, mais aussi certains jours, certaines nuits, entrer en intense communication avec des grands poètes disparus ou contemporains, en lisant leurs poèmes en ligne... Il découvre un jour sur la toile les poèmes de Santoka et ses réflexions « Il y a des trésors cachés dans l'instant présent » (55 et 56). Il y découvre un autre jour la maison d'Issa, avec une émotion aussi forte que pour une visite réelle.

Le haïbun et le haïku

L'auteur écrit des haïbuns.

Ah ! La grande liberté du haïbun ! pour décrire, raconter, philosopher...

Ici, le haïbun est en quelque sorte, mis au service du haïku.

C'est une mise en abyme, car on y traite d'un genre, dans un autre.

C'est étrange, car bien que je sois très attirée par le haïbun, qui permet cette espèce de flânerie, rêvasserie, perméable à toutes sortes de genres : récit, portrait, souvenir, pensée, poème, fragments sans ordre ni barrières... j'ai lu ce livre en pensant surtout au haïku et peu au haïbun, un peu comme si devant la photo d'une peinture, on s'intéressait à la peinture, sans trop penser à l'art de la photographie.

Peut-être faudrait-il le relire un jour en se préoccupant uniquement de comment l'auteur pratique le haïbun.

Le Singe renifle en décembre est le journal sur un mois – le mois de décembre – d'un haïjin qui mêle vie et écriture, montrant comment le haïku est un condensé de l'expérience.

À plusieurs reprises, l'auteur parle du haïku en déployant des images :

celle bien sûr *de la perle incluse dans l'huître* (52)

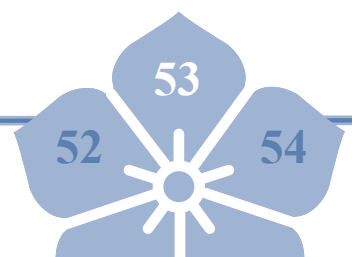
du joyau dans l'écrin (142)

Pour parler de l'inspiration, il utilise souvent une métaphore végétale :

Alors, de temps en temps, éclosent d'autres haïkus... (78)

les haïkus qui bourgeonnaient en moi comme sur un arbre au sortir de l'hiver (126)

Ailleurs, il fait référence aux arts de l'image, à la photographie : *Au lieu d'être le photographe, je suis le haïkiste de service* (63), *prises sur le vif* (154) ou au cinéma : *J'ai filmé le feu du pantin en haïkus* (160).



L'écho de l'étroit chemin

Vers la fin du livre, il compare l'écriture du haïku à une chasse aux papillons (180) *Rendre pérenne l'instant fugace, le saisir au vif, en plein vol... Mettre la date, l'heure et le lieu, sur le sachet du papillon comme au pied du haïku, pour que d'autres, un jour, sachent que quelque chose a eu lieu, en cet instant... en cet endroit précis...*

Cette phrase me fait penser à un haïku d'un autre poète :

Quelque chose est arrivé
La lune illuminait la chambre
Dieu seul le savait
Tomas Tranströmer

La source du haïku est souvent pour Salim Bellen le présent, mais elle peut être aussi le passé, voire l'anticipation, ou l'imaginaire.

J'ai souvent un doute et du mal à répondre aux appels à haïkus avec un sujet prédéfini. Il me semble toujours difficile, par exemple, de parler de pivoinas, ou de neige, quand nous ne sommes pas amenés à les rencontrer. Car grand alors est le risque de « répéter », de s'inspirer inconsciemment de textes déjà lus, de reprendre des images « toutes faites ». On peut malgré tout partir de notre expérience, de nos souvenirs. Et Salim Bellen le fait parfois, très bien. Plusieurs de ses haïbuns sont basés sur une expérience passée, une souvenir plus ou moins lointain, celui du poulailler par exemple : *Quand le doute t'habitait, tu as puisé dans ta mémoire, puis tu t'es rafraîchi au présent* (85).

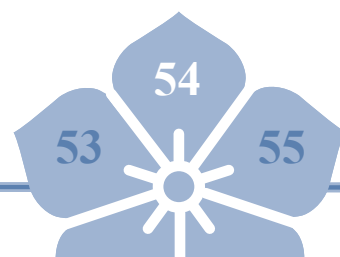
Le Singe renifle en décembre montre que l'activité d'écriture peut se provoquer selon un projet, un pari... en acceptant de ne pas savoir ce qui va arriver, d'accepter que peut-être rien ne se passera...

En lisant Salim Bellen, on partage avec lui le plaisir de voir que l'état de « veille » dans lequel il se met est on ne peut plus porteur. C'est heureux, car il nous donne à connaître que la vie est riche de potentialité énorme, qu'à chaque instant, tout est là, mais qu'on ne sait pas toujours être assez attentif à ce qui se passe autour de nous, et en nous.

On voit, dans certaines pages, un foisonnement d'idées, de textes qui naissent laissant libre cours à toutes les sources d'inspiration : en passant *de l'imaginaire au souvenir, du fictif au réel, de l'instantané au rétrospectif...* (58)

À d'autres moments, il nous laisse entrevoir le travail intense de réécriture, qui aboutit, ou non, selon les moments.

L'auteur parle à plusieurs reprises de polissage des haïkus, le soir : *Rentré chez moi, alors que je polis les tercets* (66)



L'écho de l'étroit chemin

ou des nombreuses versions successives : *un haïku qui m'a accompagné tout au long de la journée, qui est passé par six ou sept avatars...* (88)

et de *réduction* du texte (141) comme dans le haïku sur la gouvernante noire que lave l'enfant ou dans le beau passage avec la liste à élaguer des mots pour évoquer l'aveugle qui jouait de l'harmonica. Il parle alors de *dépouillement* qui, poussé encore plus loin, aboutirait à une simple nomination (remontant ainsi aux premiers surgissements du langage humain) et qui poussé à son extrême aboutirait au vide, à l'innommé, à la vision sans image... Le haïku serait alors comme un dernier rempart entre l'essence des choses et le néant.

Quand Salim Bellen se sent trop limité par la forme du haïku, il a recours au tanka, ou alors il abandonne, pour un temps plus ou moins long, quand il reste insatisfait.

Il nous fait part de ses questionnements sur les règles classiques : *Je sens la main de Santoka qui guide la mienne et me libère, pour un jour, de la contrainte formelle des dix-sept syllabes. La lecture de ses poèmes brefs provoque un déclic en moi.* (57)

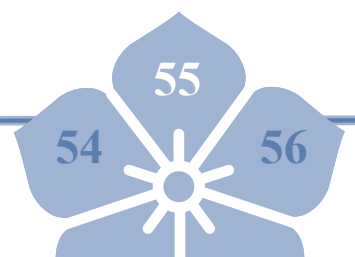
Il s'interroge aussi sur l'émotion : *taillant dans la pure émotion* (58), *Une description qui ne véhicule pas une émotion, une surprise, un étonnement, un émerveillement, une douleur, n'est pas un haïku.* (78) *Témoin, oui, mais un témoin qui vibre.* (122)

Mais plus tard dans le passage de « La mouche », il dit : *Tu veux toujours te manifester par rapport à la mouche. Tu compares sa condition à la tienne. Tu lui attribues tes désirs et ta frustration. Laisse-la tranquille, la mouche... Elle t'ignore absolument. Tu n'es rien pour elle... Disparais à la mouche... Observe simplement. Donne-lui la parole.* (150)

Vers la fin du journal, Salim Bellen parle de la mort de son frère (146), des effets ravageurs de ce deuil sur sa vie, sur son écriture. On croit qu'il touche le bout du bout, on se dit que peut-être l'écriture de ce livre trouve là son origine et sa fin. Le jeudi 28 décembre, il écrit, neuf ans après, le poème d'adieu à son frère, apparu sous sa main dans la nuit :

*Froideur de la nuit ;
les yeux fermés, je me penche
et baise ton front*

Salim Bellen croit aussi durant quelques heures qu'il a tout dit, et puis, et puis, le soleil se lève à nouveau le matin et, contre toute attente, l'auteur poursuit sa quête poétique, il est à nouveau subjugué par des petits faits qu'il désire mettre en mots... La souffrance du deuil ne vient pas à bout de l'inspiration, ni de l'artiste.



L'écho de l'étroit chemin

*Je suis débordé ;
avec mille papillons
j'ai pris rendez-vous*

Pour conclure, je voudrais dire aussi que *Le Singe renifle en décembre* est un livre très précieux pour moi qui donne parfois à lire des haïkus à des gens de tous milieux, plus ou moins littéraires, plus ou moins lecteurs; or certains, regrettant, s'excusant, disent « Moi, le haïku, ça ne me 'parle' pas. »

Je pourrai leur proposer ce livre, qui peut-être, leur permettra d'emboîter le pas à Salim Bellen : ... *Je me mets à relire des haïkus japonais du XX^e siècle, autrefois dédaignés, impénétrables. Ils s'ouvrent comme des fleurs. C'est la relecture qui leur a donné tout leur éclat, alors que j'étais myope jusqu'ici.* (154).



Festival « Voix vives » de Méditerranée en Méditerranée

Le lundi 22 juillet 2013, à 19 heures, s'est tenue au théâtre en poche de Sète la performance de Françoise Lonquety et de Didier Calléja, intitulée *Extraction*.

souffle du haïku
à grand peine y parviennent
mes poumons bloqués

Françoise Lonquety n'a pas hésité à monter sur scène avec son extracteur qui lui dispense bruyamment l'oxygène dont elle a besoin.

Si la haïkiste a le souffle court et dit par bribes, à voix tenue, les haïkus qu'elle a composés, l'instant qu'elle nous offre est d'une rare intensité. Ses mots résonnent, frappant fort le cœur et l'esprit de l'auditoire.

ce bourdonnement
provient-il de la vallée
ou de mes oreilles

Face à elle, immobile, murmurant ses impressions et son paysage intérieur, Didier Calléja gesticule et crie une autre difficulté de vivre :

Je dors. Je ne sais pas pourquoi je dors. Peut-être pour oublier de vivre.

Sa voix monte, crescendo, dans un flot ininterrompu de paroles, jusqu'au hurlement :

Dormir c'est ça être vivant sans gêner personne dans un lit ou dans la rue.

Le cri pour se sentir exister, pour crever l'abcès...

Vivre c'est fatigant c'est douloureux.

ou l'enveloppe qui fait écran entre le monde des vivants et le reste voué à l'indifférence.

Il n'y a plus rien de la vie dans l'isolement.

L'écho de l'étroit chemin

De l'autre côté de l'invisible écran, Françoise poursuit calmement :

plus forte
l'odeur de la rivière
avant la pluie

Elle sait l'importance de chaque seconde vécue. Sa douleur est sourde, celle de Didier tumultueuse.

matin tremblant
les larmes sur la nappe
cachées par le bol

Elle ne se révolte pas. Ses paroles révèlent une grande empathie pour cette autre souffrance qui se déploie à ses côtés :

il marche
le mégot sur l'oreille
fait froid quand même

Si l'on sent chez Françoise des moments de découragement...

pédalant tombant
tombant pédalant tombant
tombant

le sourire n'est cependant jamais loin :

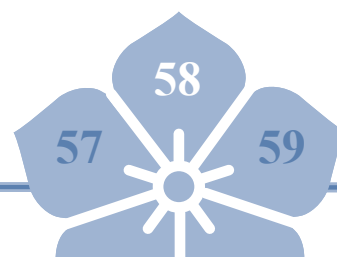
roulée en boule
recherchant la vérité
je trouve mon orteil

Loin de baisser les bras, elle les tend à son ami pour le libérer de ses liens, alors même qu'il désespère :

De toute façon c'est toujours la même conclusion : il n'y a pas de sortie. Il n'y a même pas de porte. Juste une clé dont on ne sait pas comment la faire pénétrer.

Pour une performance, ce fut une performance, jouant sur les contrastes, saisissante au point de laisser l'auditoire absolument pantois. Bravo aux deux acteurs.

Danièle Duteil



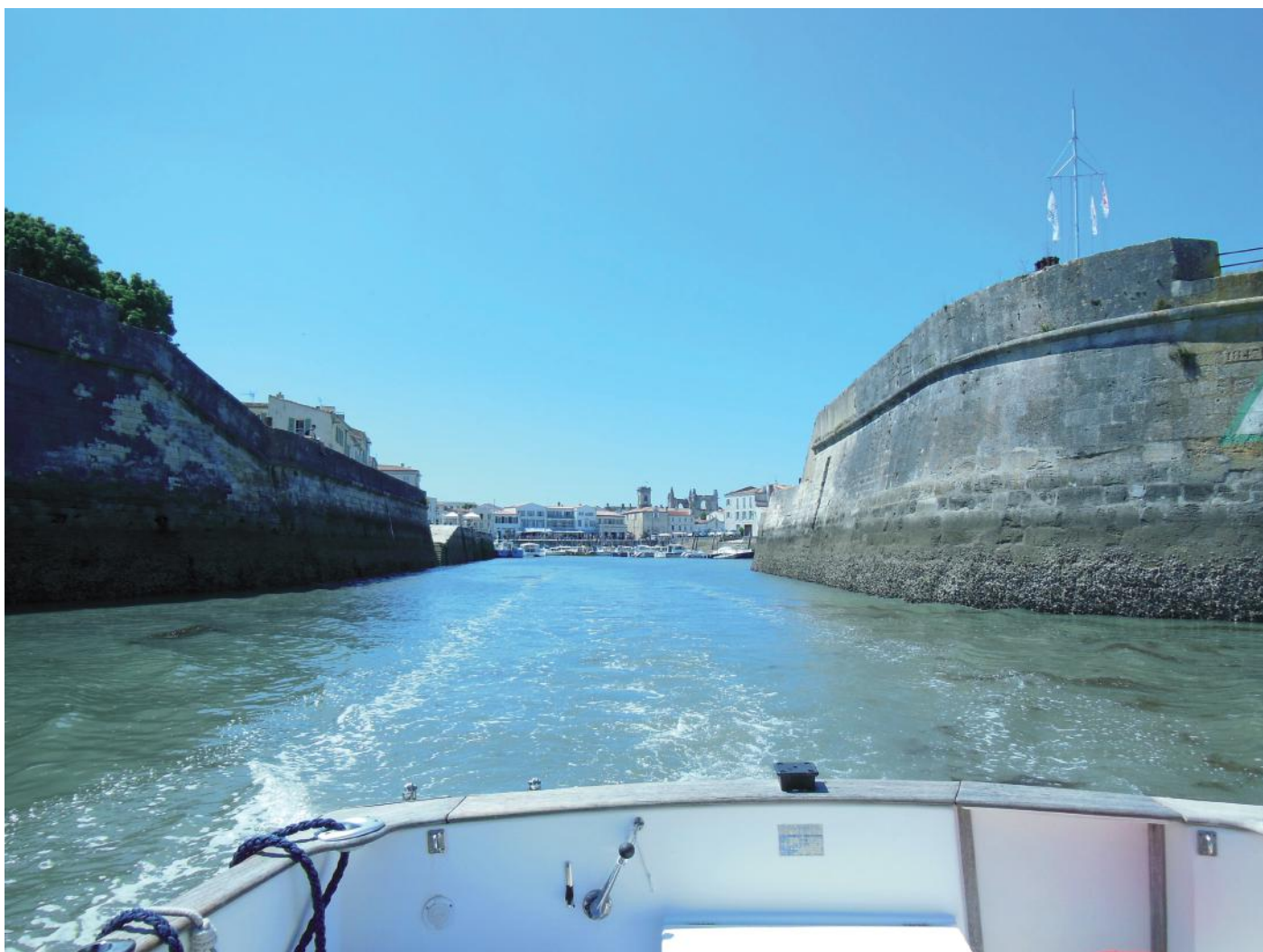
L'écho de l'étroit chemin

La performance ci-dessus donne un aperçu des animations qui se sont déroulées dans la ville de Sète, au cours du Festival annuel « Voix vives, de Méditerranée en Méditerranée » qui s'est tenu du 19 au 27 juillet 2013. Des spectacles et manifestations de rue, des concerts et récitals, une Place du livre, des séances de signatures, des rendez-vous et tables rondes (« Être éditeur aujourd'hui, un poète et son éditeur... ») ont ponctué la semaine.

Un stand de livres commun, haïku, tanka, haïbun, a réuni l'Association Francophone de Haïku – AFH – représentée par Martine Gonfalone-Modigliani, les éditions du Tanka francophone représentées par Patrick Simon, l'Association Francophone pour les Auteurs de Haïbun (AFAH) représentée par moi-même. Françoise Lonquety, secrétaire de l'AFH et Valérie Rivoallon, qui a publié cette année *Enfansillages 2*, haïkus d'élèves en allemand et en français (éditions Unicité), étaient également présentes. Une table ronde sur le haïku, le haïbun et le tanka a été animée, en clôture de festival, par Martine Gonfalone-Modigliani, Patrick Simon et Françoise Lonquety.



L'écho de l'étroit chemin



L'écho de l'étroit chemin



La vie de l'AFAH Kukaï île de Ré - 6-7 juillet 2013P

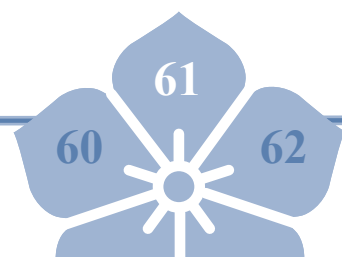
Une joyeuse troupe de haïjins (Cécile Duteil, Françoise Lonquety, Jean-Claude Nonnet dit Bikko, Meriem Fresson, Michel Duteil, Paul de Maricourt, Valérie Rivoallon, Danièle Duteil) s'est retrouvée les 6 et 7 juillet derniers pour une rencontre haïku dans l'île de Ré. Visite de l'abbaye des Châteliers, balade-ginko sur la mer, de Saint-Martin-de-Ré à Loix, baignade, farniente dans la pinède, sympathique tablée et bien sûr écriture (kukaï, kasen¹) furent au rendez-vous de ces deux jours placés sous le signe du soleil et de l'amitié.

Extrait du kasen « Phare des Islattes »

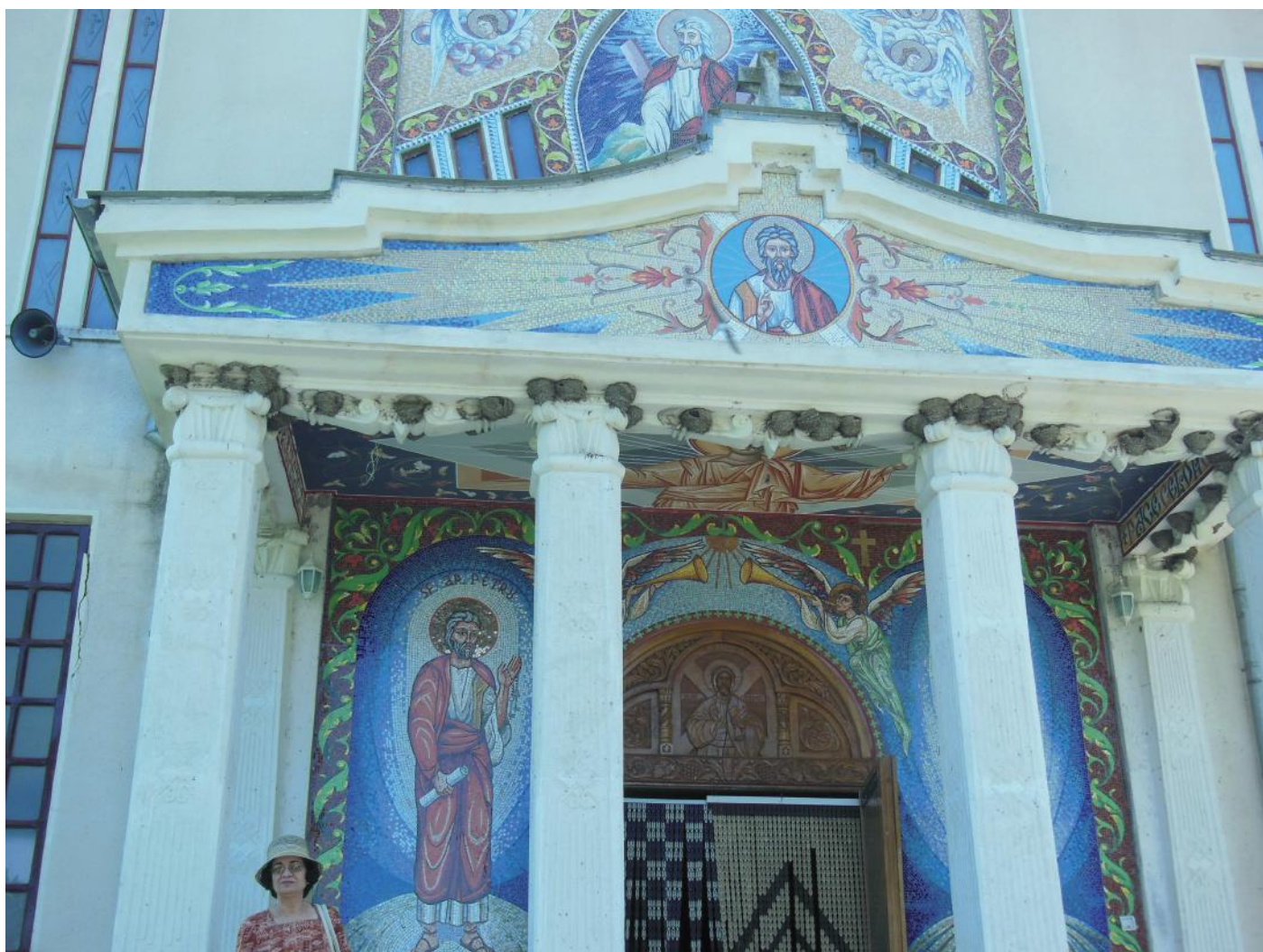
le soleil brûlant / sur les immortelles de mer / projet de départ (DD)
dans les moulures du plafond / voir des fleurs exotiques (FL)
chemin tortueux / dans l'ombre du figuier / un âne attend (Bikko)
réveillé par le bousin / bien trop tôt ou bien trop tard (PDM)
entre les feuilles rousses / elle boit la dernière pluie / la mousse de chêne (CD)
retour de vendanges / seul le ciel guide nos pas (MD)
fin de récolte / tout au fond de mon ventre / quelques pépins (MF)
reposant dans le berceau / un doudou futur (VR)

Note :

Kasen : écriture collective conduite par un.e sabakite, forme de renku comportant 36 versets alternant tercets et distiques, basée sur des règles précises.



L'écho de l'étroit chemin





La vie de l'AFAH

Festival international de Constanza, Roumanie

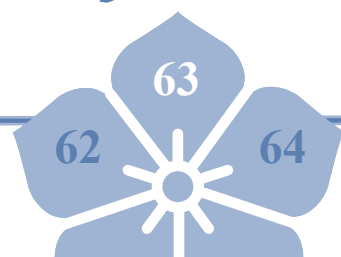
La Société Roumaine de Haïku de Bucarest (présidée par Valentin Nicolîţov), la Société de Haïku de Constance (présidée par Laura Văceanu) et l'Université d'Art Ovidius de Constance (Cristina Tamaş, présidente de l'Union des écrivains de Roumanie, département Dobroudgea, PhD. Université de "Ovidius") ont organisé le 7^e Festival International de Haïku, dans la ville de Constanţa, du 7 au 11 août 2013. Outre la Roumanie, de nombreux pays étaient représentés, dont la Bulgarie, le Canada, l'Espagne, la France, la Hongrie, la Nouvelle-Zélande, la Russie.

Ce festival avait pour thème « Le haïku contemporain dans la société et à l'école » ; questions liées sur le senryu.

Au programme, des présentations de livres (*Haiku Antologie Internaţională*, dir. Valentin Nicolîţov, Editura Societăţii Scriitorilor Români, Bucarest, 2013) et de revues, des expositions (sumi-e, haiga, photo-haiku), des conférences (« Enseigner le haïku au collège », par Geneviève Fillion, « De la modernité du haïku et de son intérêt à l'école », par Danièle Duteil, « Occidental and Oriental micro poem », par Serban Codrin, « Have we succeeded feel the Japanese », par Irina I. Kogan, « Hosai et Santoka, haïjins novateurs », par Daniel Py, « New Zealand Haiku », par Doc Drumheller), des ateliers (« L'art du haïga », par Ion Codrescu), des visites (musée d'art de Constanţa ; musée historique, monastère et grotte Saint André, Istria), des moments artistiques (chants, danses, concerts lyriques), un ginko, une lecture de haïkus...

Le tout, dans une ambiance amicale.

Danièle Duteil



Nos adhérents ont du talent

- Lydia PADELLEC annonce la parution du 20^e livre de la Lune bleue : *Lunaison* de Soizic Michelot, recueil de haïkus accompagnés des aquarelles d'Alexandra Topalian, septembre 2013.

<http://editionslunebleue.com/>

Son nouveau recueil *Et ce n'est pas la nuit* vient également de paraître aux éditions Henry, dans la jolie collection « La Main aux Poètes » ! <http://www.editionshenry.com/>

*Je t'écris en regardant la mer
le va-et-vient de l'eau
sur les rochers et la lumière
au bord des doigts*

Lydia Padellec aura carte blanche dans le cadre du Festival PoésYvelines, le samedi 5 octobre à 17 h à la Bibliothèque Pierre Bourdan (37 av. de St Germain) à Marly-le-Roi, avec les poètes Lionel Ray et Gabrielle Althen, et le guitariste Arnaud Delpoux...

- (Jo)sette PELLET : *Syrie - Les hirondelles crient*, haïkus et senryûs, éd. Unicité, septembre 2013.

- Georges CHAPOUTHIER¹ : *Des parcours littéraires en mosaïques* (Revue Indépendante, 2013, n° 338, pp. 18-21) : extraits.

Biologiste et philosophe, j'ai consacré une partie de ma carrière au CNRS à articuler ces deux disciplines. J'ai notamment proposé une théorie de la complexité, dite « en mosaïque² », qui convient à la description des êtres vivants, mais aussi, comme je voudrais le montrer ici, à l'analyse des œuvres littéraires.

Georges Chapouthier explique d'abord sa théorie dite « en mosaïque » (*les êtres vivants sont constitués d'étages emboîtés*) qu'il transpose au domaine artistique, citant notamment *quelques approches littéraires originales [...]*, prose puis poésie :

Un roman en mosaïque : Le rayon du bas³ ; poésie japonaise renga ; poésie japonaise haibun et expérience originale de haibun lié ; le « narratoème » selon Hédi Bouraouf⁴.

Le (ou la) renga japonaise, appelée, dans sa version moderne, renku (ou renkou), correspond à cette définition. Ecrite par plusieurs auteurs qui se répondent, elle se présente comme une alternance, selon une méthode proche de celle du « cadavre exquis », de tercets appelés haïkus (ou haïkous) et de distiques : chaque auteur répond, à sa manière, à la strophe qui précède, par un haïku si la strophe précédente est un distique, par un distique si la strophe précédente est un haïku⁵ :

L'écho de l'étroit chemin

*(...) La peau sur les os
Malade il n'a plus la force
De quitter son lit
Fumikuni*

*Avec l'aide des voisins
On met la voiture en place⁶
Bonchô*

*Laisse ton amant
Parmi les mandariniers
S'éclipser en douce⁷
Bashô*

*Maintenant reste le sabre
Oublié comme un adieu⁸
Kyorai (...)*

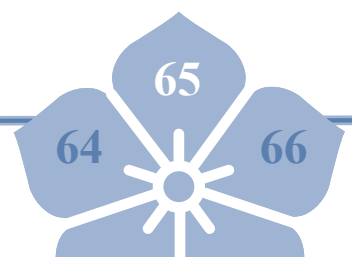
Une autre forme littéraire japonaise est le haibun (ou haïboun), alternance de passages en prose et de haïkus, mais écrit, classiquement, par un seul auteur. Sur l'initiative de Danièle Duteil et de l'AFAH (Association Francophone de Haibun) a eu lieu récemment une écriture originale de « haibun lié⁹ » sur le principe du renga. Dans ce cas plusieurs auteurs, en se répondant, ont composé un haibun « en mosaïque » sous le titre « Où commence la mer »...

• [Sidonia POJARLIEVA](#) : *Les Ailes de l'esprit*, haïkus, tercets et haïbuns, éditions Farrago, Sofia, 2013.

Célébration de la nature en ses saisons, de l'harmonie universelle qui préside à la marche du monde, des liens qui unissent toute vie à la grande chaîne cosmique. Mais en même temps, regard inquiet sur la fragilité de cet univers réglé comme une horloge, que la folie humaine trop souvent désaccorde. Trois haïbuns scandent chaque volet de ce recueil, qui affirme cependant sa confiance en l'être humain et sa foi en l'Esprit supérieur.

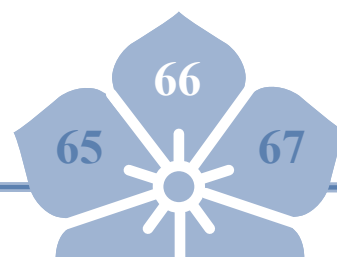
- *Maman, qu'est-ce que c'est que l'ESSENTIEL ?*
- *C'est la nature qu'on appelle ainsi. Mais c'est beaucoup plus compliqué, mon enfant. Quand tu seras grand, tu le comprendras...*

• [Monique MÉRABET](#) et [Jean-Frantz PHILIPPE](#) : *Bouffées entremêlées*, poésie, éditions Regards, septembre 2013.



Notes sur les publications de nos membres :

1. Directeur de Recherche Émérite au CNRS. Une première version de cet article est parue dans la Revue indépendante, 2013, n° 338, pp. 18-21.
2. Georges Chapouthier, *L'Homme, ce singe en mosaïque*, Editions Odile Jacob, 2001 ; Chapouthier G. *Mosaic structures, a working hypothesis for the complexity of living organisms*. E-Logos (Electronic Journal for Philosophy) 2009 ; 17: <http://nb.vse.cz/kfil/elogos/biocosmology/chapouthier09.pd>.
3. Catherine Leguay-Tolleran, Françoise Danel, Dominique Langlet et isabel Asúnsolo, *Le Rayon du bas*, Editions L'Iroli, France, 2013.
4. Hédi Bouraoui, *La réfugiée (Lotus au pays du Lys)* (Narratoème), Collection Nomadanse, CMC Editions, Toronto, Canada, 2012.
5. Georges Friedenkraft, Haruki Majima, *L'Imperméable de paille du singe* (Nouvelle adaptation du japonais), Association Française de Haïku Editeur, 2011.
6. Allusion à une anecdote du célèbre roman classique *Genji monogatari* (*Le Dit du Genji*).
7. Également allusion au *Genji monogatari*.
8. L'amant a oublié son sabre.
9. Texte composé à Folkestone en mai 2013 par un groupe de poètes franco-britannique qui comprenait Jean Antonini, Danyel Borner, David Cobb, Paul de Maricourt, Danièle Duteil, Georges Friedenkraft, Hanne Hansen, Meriem Fresson, Lynne Rees et Claire Wright. Publié en juin 2013 dans « L'écho de l'étroit chemin » n° 8.





BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____
PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

* TARIF ANNUEL : 10 € à régler par chèque libellé à l'ordre de Gérard DUMON, trésorier de l'A.F.A.H.
Et à adresser à Gérard DUMON – 14, rue du Général SARRAIL – 17450 FOURAS – FRANCE.



Copyrights des visuels :

pp. 1, 18, 46, 50 : Gérard Dumon

pp. 2, 7, 8, 14, 56, 59, 60, 62 : Danièle Duteil

pp. 12, 34, 42, 61 : « Course de flamands roses »,
« Danseuses », « Suminagashi, n° 2 », « Vagues »,
aquarelles de Brigitte Briatte,
composées spécialement sur le thème du numéro.

